

THÉATRE REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



ЛЯЛЫОТИ ГОДЫ

ЛЯЛЫОТИ ГОДЫ
ЛЯЛЫОТИ ГОДЫ

IL Y A BONNE JUSTICE,

O U

LE PAYSAN MAGISTRAT,

D R A M E

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

*Imité de l'Espagnol de CALDERON, d'après la traduction
de M. LINGUET;*

Mis au Théâtre Français,

Par M. COLLOT D'HERBOIS.

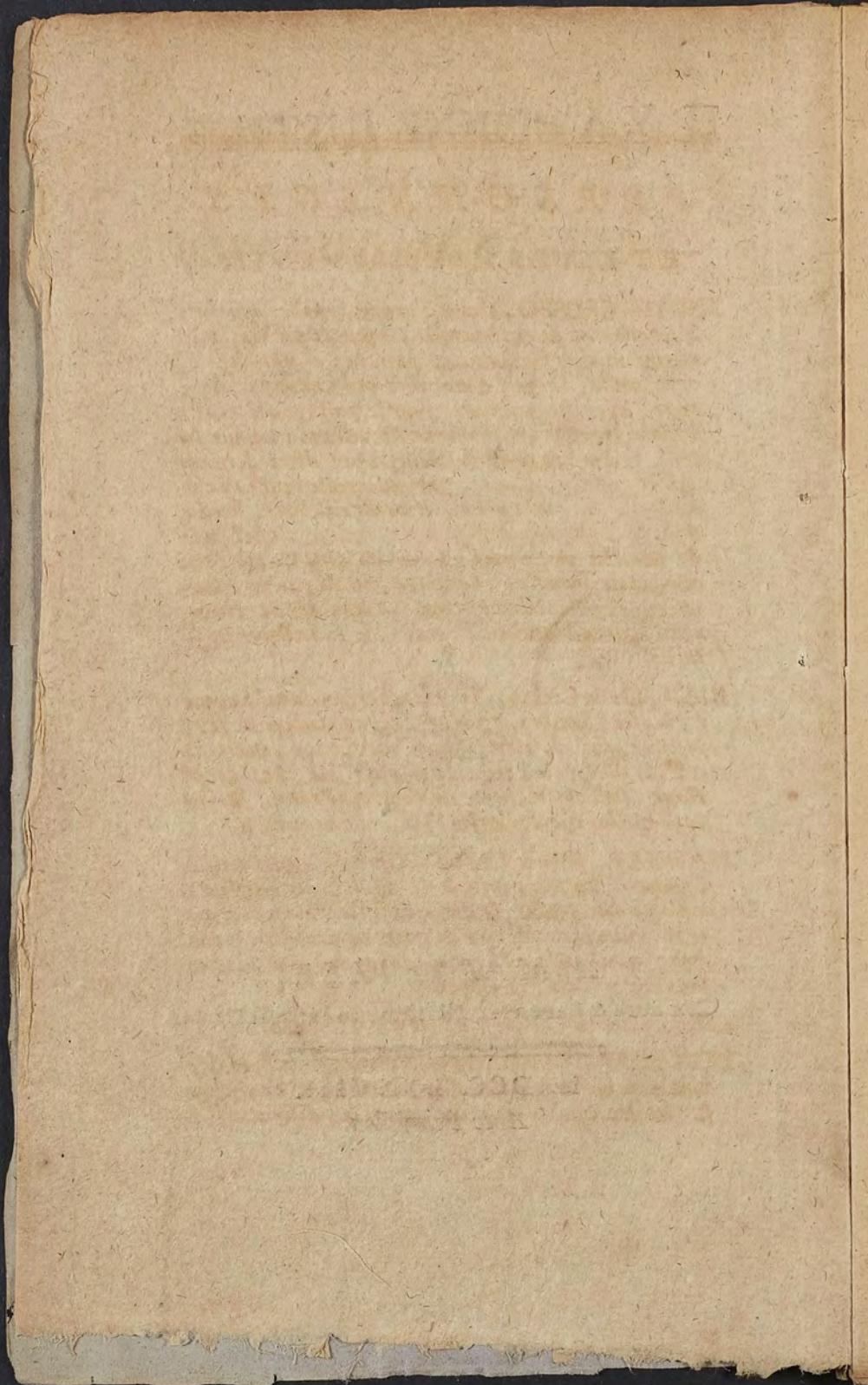


A MARSEILLE,

Chez SUBE & LAPORTE, Libraires, au Parnasse Français.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Permission.



PERSONNAGES ET LEURS HABILLEMENTS.

PEDRO CRESPO, riche Fermier ; *Gilet écarlate d'étamine ou de calemandre, à petites poches, avec quatre ou cinq boutons aux manches : par-dessus, veste brune, large, à manches pendantes par derrière, avec des ouvertures pour le passage des bras ; culotte brune, une montere de velours noir sur la tête, & des bas de laine bleue. Aux deux derniers Ades, comme Alcade, une redingotte brune de camelot qui ne croise point, à manches larges, bordée dans sa longueur, ainsi qu'aux manches, d'une bande de camelot vert foncé, large de cinq doigts, une cravate de dentelle, à l'antique, nouée par un ruban rouge, dont les bouts pendent sur ceux de la cravate, une baguette blanche à la main, de la hauteur de sa taille.*

JUAN, fils de Crespo ; *Tous les cheveux dans la queue retroussée, noués par un large ruban couleur de feu, veste & gilet de même façon que Crespo, mais de couleur plus gaie, ceinture rose de soie, bas de fil blanc, souliers blancs, chapeau noir rond, & une cape sur les épaules lorsqu'il arrive à la maison.*

ISABELLE, fille de Crespo ; *Un petit corset noir à basques, sans plis, juste à la taille ; des bouffettes roses sur les épaules, & des amadisses à boutons d'argent, manchettes & tour de gorge de dentelle, jupon rose, grand tablier de gaze sans bayette, les cheveux sous une resille très-élégante.*

INÉS, niece de Crespo ; *de même qu'Isabelle.*

DOM LOPE DE FIGUEROA, Officier général ; *Habit bleu avec un large galon d'or, outre lequel on ajoute sur les manches trois petits galons qui désignent son*

grade , la croix de St. Jacques attachée à sa boutonnière par un ruban couleur de feu , le grand cordon rouge de St. Genaro sur la veste , & la broderie du même Ordre sur l'habit , veste & culote écarlate galonnées d'or , perruque grisaille à la Brigadiere , bottes molles , canne à pomme d'or , chapeau à grands bords galonnés , plume rouge , cocarde couleur de feu .

DOM LOUIS , neveu de Dom Lope , Capitaine ; Habit uniforme blanc , parements & revers rouges , veste & culotte blanche , chapeau bordé d'argent , cocarde couleur de feu , boîtes luisantes , deux épaulettes d'argent .

REBOLLEDO , Sergent , même uniforme que Dom Louis , épaulettes de soie .

UN OFFICIER , même uniforme , épaulettes d'argent .

UNGREFFIER ; Redingote brune de camelot , à manches ouvertes , qui ne croise point , cravate à dentelle , veste , culote & bas noirs , chapeau noir , rond .

DEUX GARÇONS de Ferme ; Gilet chamois , à manches boutonnées , large ceinture de peau , serrée par une boucle , culote bleue : pardessus le gilet , quand ils servent Dom Lope , une veste bleue à manches pendantes .

DES SOLDATS , avec l'uniforme de Dom Louis .

DES PAYSANS , habillés ainsi que les Garçons de Ferme , mais de différentes couleurs .

UN TAMBOUR ; Habit bleu , galon de livrée sur toutes les coutures , parements & revers cramoisis .

*La Scene est dans un gros Bourg d'Andalousie ,
chez CRESPO , & à la Maison de Ville .*



IL Y A BONNE JUSTICE,
OU
LE PAYSAN MAGISTRAT,
D R A M E.



A C T E P R E M I E R.

Le Théâtre représente une Salle proprement décorée, où il y a des fauteuils, tables, &c. mais aucune dure, soit aux lambris, ou à ces différents meubles. On entre des deux côtés, & par une grande porte du fond. Du côté du Roi est une porte de communication à un autre appartement.

S C E N E P R E M I E R E.

I S A B E L L E , I N É S.

Elles sont occupées à des petits ouvrages de broderie ou de filets ; elles se regardent plusieurs fois comme voulant se parler, & ne le font pas ; enfin ,

I N É S dit à I S A B E L L E .

T u parles bien peu , ma belle cousine , depuis quelque temps. Avant ton voyage à Séville , tu étois d'un autre humeur.

[6]

ISABELLE, *la regarde & soupire.*

Ah! ah!

INÉS.

Et tu soupires bien fort... Ne pas parler, beaucoup soupirer ; tu es bien malade, ma chère Isabelle ?

ISABELLE.

Pourquoi mon pere m'a-t-il fait voir une grande Ville, ma chère Inés ?

INÉS.

Je te comprends : cela t'a dégoûté de la nôtre qui est plus petite ; elle est plus agréable à voir pourtant, depuis le passage des Troupes pour le couronnement du Roi.

ISABELLE.

Cela est-il fait pour nous dissiper ?

INÉS.

Non vraiment ; au contraire, des Officiers logeront ici, nous en ferons plus renfermées : ces Messieurs-là sont si dangereux.

ISABELLE.

Ils sont si séduisants... Ah! ma cousine... On dit aussi qu'ils sont bien trompeurs.

INÉS.

Je le crois ; mais je n'en sais rien.

ISABELLE.

Eux qui font profession de galanterie & de gloire, cela n'est pas beau.

INÉS.

Ils sont fidèles à la gloire, & perfides à l'amour ; au reste, nous en parlons pour les connoître de renommée... nous n'en avons pas encore vu.

ISABELLE, *avec ingénuité.*

Ah, chère Inés ! Pendant le séjour que j'ai fait à Séville, j'en vis un dont je me souviendrais long-temps.

INÉS.

Comment donc ?

ISABELLE.

C'étoit la veille de notre départ... Mon pere avoit remis au Ministre des Finances la somme qu'il préte au Roi...

Sa Majesté arrivoit ce jour-là à Séville... Nous entrâmes au Palais, il y avoit grande foule... Les Gardes nous repousserent; un jeune Officier me distingue dans tout ce monde. Il vint à moi, avec des grâces que je ne puis te peindre, me prend la main, & me conduit à une place commode... Ah, cousine ! J'en suis toute honteuse.

INÉS rit.

Ah ! ah !... Et mon oncle ?

ISABELLE.

Tu le connois; comme l'Officier ne le prit pas par la main lui, il eut un peu d'humeur d'être séparé de moi; mais ce bon père se mit à rire ensuite, & à me féliciter de cette aventure.

INÉS.

Et le jeune Officier tu n'en as rien su depuis.

ISABELLE, mollement.

Non, je n'y ai pas songé seulement. (*très-vite.*) Il est neveu d'un Officier général célèbre dans les Armées, Capitaine dans le Régiment de cet oncle, &....

INÉS, malinement.

Ah ! je vois bien que tu ne t'en es pas informée.

ISABELLE, malinement aussi.

Tu me plaisantes... Prends garde; je vais te parler de mon frère.

INÉS.

Pour me donner de l'humeur.... n'est-ce pas ?

ISABELLE.

Sans doute; car je te dirois que je suis sûre que mon père a résolu de vous unir... j'ai deviné cela à certains propos.... Qu'en dis-tu ? Tu ne parles pas... Hem !

INÉS soupire.

Ah... ah !

ISABELLE, finement.

Tu ne parles pas, & tu soupires... Tu es bien malade; ma chère Inés ?

INÉS, sautant au col d'Isabelle.

Nos coeurs s'entendent à merveille, chère cousine... Voici mon oncle de retour des champs... O Ciel, ton frère n'est pas avec lui ! (*Elles s'embrassent encore.*)

S C E N E I I .

ISABELLE, INÉS, CRESPO, GARÇONS DE FERME,
dans le fond.

C R E S P O , aux deux filles.

B IEN , bien.... Petits enfants , j'aime cela. (Il les embrasse , & les regarde avec une satisfaction animée .) La vue de ces jeunes plantes me réjouit : moi , je ne suis qu'un vieil arbre dont l'automne a lâché les feuilles. (aux Garçons de Ferme .) Enfants , demain au point du jour nous ferons dans les champs ; que nos gerbes soient rentrées le soir dans les granges ; les Troupes vont passer , & nous feroient du dégât ; allez. (Il les rappelle .) Ecoutez... portez des corbeilles du plus beau fruit à mes amis... mes voisins ... sur-tout au Médecin ici à côté. Je ne l'ai pas employé depuis long-temps , grace au Ciel ; je le paie d'avance pour ne pas entrer chez moi , mais je ne veux pas qu'il se chagrine de ce que je me porte bien. (Les Garçons sortent tous .) Eh bien , jeunes filles , qu'y a-t-il de nouveau ? Tu as l'air inquiète , Inés ?

I N É S , naïvement.

Mon cousin n'est pas encore revenu ?

C R E S P O .

Il est allé sans doute au-devant des Troupes... Elles ont fait double journée , elles n'arriveront qu'à la nuit.

I N É S .

Il ne sera donc ici qu'à la nuit... Ah ! je le punirai bien , je ne lui parlerai pas à son arrivée....

C R E S P O .

Morigine-le un peu. Accoutume-toi à cela.... Il faut savoir ranger un mari à son devoir.

I S A B E L L E , vivement.

Entends-tu , ma cousine ?

I N É S , vivement aussi.

Que dites-vous donc , mon oncle ?

C R E S P O .

[9]

C R E S P O , avec gaité & sentiment.

Je dis, mon enfant, qu'à moins que cela ne te fasse de la peine, ce sera un grand plaisir pour moi de vous marier ensemble... Je satisferai par-là à la mémoire d'un frère que je regrette à tous les instants de ma vie.

I N É S , avec transport.

Ah, mon cher oncle, vous ferez donc toujours notre bienfaiteur !

C R E S P O .

Que parles-tu de bienfaits ? Ce que je te donne est à toi, mon enfant... Quand ton aïeul mourut, il y a cinquante ans, il nous recommanda ton père & moi à la Providence : la fatalité n'amena sur la tête de ton père que des malheurs, vignes grêlées, moissons détruites, granges incendiées. A moi, tout m'a réussi : de bonnes entreprises, récoltes abondantes, santé robuste, Dieu soit béni ; mais plus mon frère a été malheureux, plus j'ai dû le secourir ; peines & plaisirs, pertes & gains ont dû être supportés de société : j'en ai tenu compte ; tu lui survis, tu le représentes, & en te mariant, la moitié de mon bien t'appartient.

I N É S .

Ah, mon digne oncle !

C R E S P O .

Tu es sage, modeste, prudente... Tu rendras mon fils heureux. Fût-il né d'un Prince, je lui souhaiterois une femme comme toi ; en changeant tes vertus contre mon argent, je les aurai toujours à bon marché ; tu n'y perdras rien, mon Isabelle.

I S A B E L L E .

Ah ! faites, faites, mon père... tout cela me contente.

C R E S P O .

Mais, écoutez donc... Je vous ouvre-là mon cœur... Cependant ni elle ni toi... Je ne veux pas encore vous marier sitôt... Ce projet me rouloit dans la tête... J'en ai parlé, parce que je ne vois pas pourquoi vous le taire... Mais Juan n'est pas assez formé... pas assez digne de toi, Inés. (en riant.) Ne lui dis pas un mot de ce que je viens de te confier.

I N É S .

Il n'en faura rien... ne fût-ce que pour se faire ainsi attendre.

Il y a bonne justice.

B

C R E S P O , gaiment.

Nous le marierons encore un an plus tard... à cause de cela , si tu veux.

I N É S , tout doucement.

On peut le punir autrement , mon oncle ; laissez-moi faire.... Il vient enfin... Vous allez voir.

S C E N E I I I .

Les Précédents , J U A N .

C R E S P O à Juan , qui vient l'embrasser respectueusement .

T u rentres bien tard... Tu as été au-devant des Troupes? C'est superbe un régiment en bataille... Tu aimes cela à ton âge?... Cela fait tout oublier.

(Pendant que Crespo a parlé , Juan a été embrassé sa sœur ; il a voulu ensuite aller à Inés , qui l'a fui , & s'est retirée derrière sa coufine , ce qui amuse beaucoup le papa Crespo , qui fait signe d'applaudissement à Inés .)

J U A N répond avec distraction .

Non , mon pere , je n'ai pas été où vous dites... Devinez à quoi j'ai passé mon temps ?

I N É S , derrière Isabelle , lui dit tout bas .

Me regarde-t-il ?

I S A B E L L E , bas à Inés .

Oh , beaucoup... Il se trouble...

I N É S .

C'est bien fait.

C R E S P O , à Juan .

A quoi t'es-tu donc amusé ?

J U A N .

J'ai fait deux parties de mail , & je les ai perdues .

C R E S P O , gaiment .

Si tu les a payées , il n'y a pas de mal .

Je n'avois pas d'argent, mon pere.

C R E S P O , riant.

Mon fils, écoutez, je vous prie, deux bons conseils. Ne promettez que ce que vous pouvez tenir, & ne jouez que ce que vous avez sur vous, vous aurez toujours bonne réputation.

J U A N.

A merveille, mon pere... mais permettez-moi aussi un petit avis à mon tour; c'est de ne jamais donner de conseil à qui n'a pas le sou dans sa poche.

C R E S P O , tirant sa bourse.

Tu as raison. (Il donne sa bourse à Inés.) Inés, donne à Juan de quoi payer sa dette.

I N É S.

Moi, mon oncle !

C R E S P O , riant.

Je le veux.

I N É S , d'un air demi-honteux.

C'est parce que vous me l'ordonnez.

C R E S P O , riant.

Par toute mon autorité.

I N É S , vivement

Ah ! mon oncle, je ne veux pas vous fâcher... tenez Juan. (Elle lui donne la bourse d'un air moitié riant, moitié boudeur; Juan la regarde tendrement, & l'embrasse.)

I S A B E L L E.

Mon frere, il y a plaisir à recevoir des leçons comme cela.. mais qu'est ceci ?

C R E S P O .

Ah ! c'est Monsieur le Greffier. Qu'y a-t-il de neuf ?



SCENE IV.

Les Précédents, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, *d'un air empesé.*

HONNEUR soit porté au Seigneur Pedro Crespo, & invitation lui soit faite de se trouver cette nuit à la Maison de Ville, pour l'élection d'un nouvel Alcade, en la manière accoutumée.

CRESPO.

Je ne fais si je pourrai y aller ; l'élection ne s'en fera pas moins, n'est-il pas vrai ?

LE GREFFIER.

Sans doute ; au reste, vous n'avez pas besoin de votre voix pour être élu.

CRESPO.

Comment donc ?

LE GREFFIER.

C'est qu'il est apparent, par les dispositions des Notables, qu'à la première heure du jour de demain je féliciterai le Seigneur Crespo sur l'honneur qu'il aura d'avoir été nommé Alcade ; ce qui est d'autant plus flatteur dans cet instant-ci, qu'il assistera au couronnement de Sa Majesté, & lui sera présenté. Salut en attendant au Seigneur Pedro Crespo.

SCENE V.

ISABELLE, CRESPO, INÉS, JUAN.

ISABELLE, *avec joie.*

MON pere, vous seriez Alcade ? vous iriez au couronnement du Roi ?

JUAN.

Que cela feroit heureux !

C R E S P O.

Mes enfants... ce sont peut-être des inquiétudes de plus qui nous attendent... Voir le Roi , lui être présenté, c'est un grand honneur ; mais pour moi je n'y vois que de l'embarras. N'est-il pas présent à chaque pas ce bon Monarque ? Sa justice qui protège nos droits , nos biens , ses forces qui défendent la Patrie , n'est-ce pas lui ?.. Que ferai-je moi chétif devant sa personne ?.. Mes amis , le soleil échauffe & fertilise toute la nature ; mais il ne faut pas trop s'en approcher , ni le regarder en face. (*On entend le tambour dans le lointain.*) Qu'entends-je !

J U A N.

Ce sont les Troupes qui arrivent , mon pere.

C R E S P O.

Nous aurons ici sûrement quelque chef.. Juan , tu m'aideras à le recevoir... Vous , mes chères filles... vous vous retirerez dans le petit pavillon du jardin. Ces jeunes Militaires ne sont que trop portés à faire des étourderies ; il faut leur épargner les occasions.

S C E N E VI.

Les Précédents , REBOLLEDO , & deux hommes qui portent une valise.

R E B O L L E D O.

E ST-CE ici la maison de Pedro Crespo ?

C R E S P O.

C'est à lui que vous parlez... Je vois ce que vous voulez... donnez le billet.

R E B O L L E D O.

Le voici... & avec le billet la valise de Dom Louis de Figueroa , Capitaine au Régiment de Dom Lope Figueroa son oncle , surnommé le Mars de l'Espagne. Et celui qui vous dit cela , s'appelle Rebolledo , Sergent principal dans la Compagnie du neveu , (*Il fait mettre la valise par terre.*) son confident , & je logerai ici avec lui.

C R E S P O.

Cela suffit; dites au Capitaine qu'il fera content de ses hôtes.

R E B O L L E D O , regardant *Isabelle & Inés.*

Vous l'avez dit... je crois qu'il ne sera pas mécontent; en effet. (*à part.*) Malepeste, les filles de cet endroit sont appétissantes. Serviteur, papa; je vous baise les mains, mes demoiselles. (*Il les salue grivoisement, & sort.*)

S C E N E V I I .

I S A B E L L E , I N É S , C R E S P O , J U A N .

I S A B E L L E .

C O M M E ces gens-là font familiers.

C R E S P O , aux filles.

Cet Officier va arriver: passez dans la chambre voisine, pendant que je vais faire porter au pavillon du jardin tout ce qui vous sera nécessaire.

I N É S dit en entrant.

Vous viendrez nous voir... Juan, ne nous laissez pas seules.

J U A N .

J'irai par le petit escalier. (*Elles entrent dans la chambre à côté.*)

S C E N E V I I I .

C R E S P O , J U A N .

J U A N .

E N vérité, mon pere, riche comme vous êtes, vous devriez bien vous affranchir de cette servitude; être forcé de recevoir des étrangers chez soi...

[15]

C R E S P O.

Et comment faire pour m'en dispenser ?

J U A N.

Acheter des Lettres de Noblesse.

C R E S P O.

Dis-moi, Juan, y a-t-il quelqu'un sous tout cet horizon qui ignore que je suis homme de probité, comme ceux qui m'ont mis au monde ?

J U A N.

Non, mon pere.

C R E S P O.

A quoi donc serviroit ce parchemin que tu veux que je marchande ? En ferai-je de meilleure race ? Dira-t-on que je vaux mieux qu'auparavant ?... Tout au contraire... on rira de me voir devenu noble pour quelques écus... tout ce que j'aurai prouvé, c'est que j'ai de l'argent, & que je ne fais pas à mon âge m'en servir comme il faut.

J U A N.

C'est au moins se mettre à couvert d'une vexation.

C R E S P O.

Pourquoi ne rendrois-je pas ce tribut à l'Etat ?... Le Noble paie de son sang, je paie de mon bien... La vraie noblesse le cœur la reçoit de là-Haut... Un Roi, comme un autre homme, en vient toujours à occuper six pieds en terre... Moi m'ennoblir !... Vois-tu cette tête chauve, Juan ? Si je voulois, je pourrois bien la couvrir de cheveux empruntés; mais je n'en ferois pas moins chauve, & je tiens aux cheveux blancs qui me ressent : roturier je suis né, roturier je mourrai, & mes enfants aussi, à moins qu'ils ne méritent d'être distingués du Roi par quelque action d'éclat.

J U A N.

Ah, mon pere ! ces actions... je m'en sens capable... Mon pere, si je pouvois servir.

C R E S P O.

Mon enfant... en me quittant tu me déchirerois l'ame... mais j'y consentirai si c'est pour ta gloire & ton bonheur... Ne songe qu'à bien employer tes premières années... Nous aurons le temps de parler de cela.

S C E N E I X.

Les Précédents, DOM LOUIS, REBOLLEDO, plusieurs gens qui apportent le reste de l'équipage.

D O M L O U I S.

C'EST donc ici que je suis logé ?

C R E S P O.

Oui, Monsieur, soyez le bien venu ; nous voudrions offrir un meilleur hôtel à un homme de votre qualité... On va faire porter votre bagage dans la chambre qui vous est destinée... Un petit rafraîchissement ne vous fera pas inutile : mon fils va le faire apporter dans cette salle. Rien ne vous manquera, si vous voulez le demander ; car je suis empêtré, prévenant même, mais je ne fais pas deviner.

S C E N E X.

D O M L O U I S, R E B O L L E D O.

D O M L O U I S.

C E Paysan s'annonce bien ; j'ai l'idée de l'avoir vu quelque part.

R E B O L L E D O.

C'est le Crésus du pays... il a prêté une grosse somme au Roi... On le dit un fier personnage, roide comme un Infant... Homme de grand jugement d'ailleurs.

D O M L O U I S.

Mais ces filles dont tu parlois...

R E B O L L E D O.

Ma foi, elles sont en cage... Ah ! Monsieur, il y en a une sur-tout qui seroit bien votre fait.

D O M L O U I S.

D O M L O U I S .

Ce fera quelque grosse Paysanne renforcée , au teint brun.

R E B O L L E D O .

Ne dites pas de mal de ce teint-là , Monsieur ; il n'y a pas de femme à Madrid à qui il ne fit honneur... Et une taille !... Et des yeux fendus !

D O M L O U I S donne de l'argent à Rebolledo.

Tiens , voilà pour te faire supporter la route.

R E B O L L E D O .

Ah , Monsieur !... ce feroit dommage qu'un bijou comme cela tombât en d'autres mains que les vôtres...

D O M L O U I S , d'un ton léger.

Rebolledo , je commence à croire qu'on peut être jolie au village... Cette petite Campagnarde , à qui je fis voir le Roi à Séville , me l'a bien prouvé.

R E B O L L E D O .

Elle vous tenoit au cœur... Il est fort heureux , pour vous & pour elle , que vous ne l'ayez pas revue une seconde fois.

D O M L O U I S .

Et tu ne fais pas où le pere a ferré celles-ci ?

R E B O L L E D O .

Ma foi , non... Attendez , voilà une porte . (Il regarde par la ferrure .) Vivat ! Monsieur , elles sont ici . . . Regardez .

D O M L O U I S regarde aussi.

Elles nous tournent le dos.

R E B O L L E D O .

Voyez leur taille , au moins... La tournure... hem ?... Chut... chut.



Il y a bonne Justice.

C

S C E N E X I .

Les Précédents , JUAN , des Valets qui portent des fruits.

J. U. A. N , *à part.*

Q'UESPIIONNE-T-IL donc ce Monsieur ? (à Dom Louis)
Monsieur , voilà de quoi vous faire attendre patiemment
le souper.

D O M L O U I S .

Bien obligé...

R E B O L L E D O , *avec embarras.*

Dites donc , cadet , ne pourroit-on pas entrer dans
la chambre ici à côté?... Ne me conviendroit-elle pas à
moi ?

J. U. A. N , *avec humeur.*

Elle ne convient à personne. (à part .) Il y a ici quelque
chose de suspect ; écoutons , pour m'en éclaircir.
(Il se retire au fond , & se cache pour entendre .)

D O M L O U I S .

Ah ! ce vieux papa cache ses filles... Il n'y gagnera
pardieu rien... Je suis piqué ; si je les avois vues , je ne
m'en ferois pas soucié... Mais il me les dérobe , je veux
entrer où elles sont.... Comment faire ?

R E B O L L E D O .

Attendez , il me vient une imagination... cela vaut
de l'or. (avec ruse .) En parlant d'or , où ai-je mis celui
que vous m'avez donné ?

(Il fouille ses poches , le Capitaine s'impative .)

D O M L O U I S , *lui donnant de l'argent.*

Tiens , tiens , ne cherche plus... Tu es un futé maraud.
Mais , comment ferons-nous , dis-donc ? Voyons cet
effort d'invention.

R E B O L L E D O , *à basse voix.*

Excellent... Faites mine d'être en colere contre moi , je
fuirai... Vous me suivrez l'épée à la main ; je me jetterai
contre cette porte... il faut qu'elle tienne bien si je ne

l'enfonce pas... Vous me poursuivrez... & vous voilà auprès de la belle.... Le reste , je ne m'en mêle plus... Allons , commencez.

J U A N , *dans le fond.*

Que viens-je d'entendre?... Allons par le petit escalier les faire sortir , si j'en ai le temps.

R E B O L L E D O .

Preste à la réplique... Tenez-vous prêt. (*Il se met à crier.*) Jarni , voilà comme on traite les pauvres soldats ; on leur promet tout , au diable si l'on tient rien. (*bas à Dom Louis.*) A vous ; allez , allez.

D O M L O U I S , *feignant de se fâcher.*

Comment , coquin , tu oses ainsi parler à ton Capitaine !

R E B O L L E D O , *continuant la feinte.*

Comment voulez-vous que je parle?... Vous seriez mon Général...

D O M L O U I S .

Attends , attends ; je vais t'apprendre...

R E B O L L E D O , *bas.*

Fort bien , fort bien. Le chapeau sur les yeux , tirez l'épée. (*haut.*) Que me ferez-vous?... Ah ! si j'osois... (*bas.*) Foncez sur moi. (*haut.*) je vous donnerais une bonne leçon.

D O M L O U I S , *haut.*

Et je balance à passer mon épée au travers du corps de cet insolent!... Recommande-toi au Ciel , misérable.

R E B O L L E D O , *criant de toute sa force.*

Ah , ah , ah , ah.

(*Il se jette contre la porte , & l'enfonce.*)



SCENE XIII.

Les Précédents, ISABELLE, INÉS.

(Isabelle est derrière.)

INÉS, effrayée.

QU'EST-CE donc que ceci?

REBOLLEDO, se jettant à ses pieds.

Mes Dames, je suis un homme mort, si vous n'avez
pitié de moi.

DOM LOUIS, l'épée à la main.

Je veux tuer ce coquin.

ISABELLE, se jettant au-devant.

Arrêtez, Monsieur. (à Inés.) Ah Ciel!... c'est lui.

DOM LOUIS, à part.

C'est la Paysanne de Séville, soyons circonspect.

INÉS, au milieu.

Monsieur, il s'est mis sous notre protection. Vous
connoissez les égards dus à notre sexe; vous êtes Gen-
tilhomme, c'est vous en dire assez.

DOM LOUIS, allant à Isabelle.

Mille pardons, mes Dames, de vous avoir effrayées...
Tout sentiment de vengeance se dissipe auprès de vous...
Le cœur doit en éprouver de plus doux... (bas.) Quoi!
je vous retrouve....

(On entend Crespo & Juan qui arrivent par la porte ensouillée.

REBOLLEDO, derrière, les voyant.

Ah morbleu! voici des témoins dont nous n'avons
que faire.

SCENE XIII.

Les Précédents, C R E S P O , J U A N .

J U A N , entrant.

V ENEZ vite , mon pere... Cela est odieux.

C R E S P O .

Qu'est-ce donc , Monsieur ? Quand je crains de vous trouver massacrant un homme , vous êtes occupé à en conter à une femme : il est bien grand d'oublier ainsi sa colere.

D O M L O U I S .

J'avois mes raisons pour m'emporter... mais je me suis appaissé par respect pour cette belle Dame.

C R E S P O .

C'est Isabelle , ma fille , Monsieur ; une Paysanne , & non pas une belle Dame.

J U A N .

Je vous dis , mon pere , que ce ne sont que des mensonges.

D O M L O U I S , avec hauteur.

Des mensonges!...

C R E S P O , à son fils.

Qui vous dit de parler ici , jeune homme ? (à Dom Louis.) Monsieur , ma fille vous remercie , ainsi que moi , de votre complaisance pour elle. (Il la fait passer à côté de lui.)

D O M L O U I S , à Crespo.

Vous ne dites rien que de raisonnable. (à Juan.) Vous songez à mieux parler dorénavant.

J U A N .

Je parle comme je dois.

C R E S P O , à son fils.

Encore , devant moi.

D O M L O U I S ; menaçant Juan.

Sans la présence de votre pere , je vous apprendrois à vivre.

C R E S P O .

Doucement , Monsieur ; je puis traiter mon fils comme il me plaît ; mais vous , vous n'avez rien à lui dire.

J U A N .

Oui , je souffrirai tout de mon pere... mais d'un autre...
...

D O M L O U I S , le menaçant.

Que feriez-vous ?

J U A N .

Je perdrois la vie pour sauver mon honneur.

D O M L O U I S .

Bel honneur.... l'honneur d'un Payfan !

J U A N .

Aussi pur que le vôtre. S'il n'y avoit point de Paysans , il n'y auroit pas de Gentilshommes.

D O M L O U I S met la main sur son épée , Rebollo le voyant en fait de même.

R E B O L L E D O .

Tue ; morbleu , tue.

T O U S L E S A C T E U R S , entre eux & Juan.

Arrêtez , arrêtez .

S C E N E X I V .

Les Précédents , U N O F F I C I E R , D O M L O P E .

L' O F F I C I E R , en avant.

M O N S I E U R , voilà notre Général qui vient ici .

D O M L O U I S . (Il remet son épée .)

Mon oncle... O Ciel !

R E B O L L E D O , à part .

Je suis perdu .

DOM LOPE entre ; il boîte pendant toute la Pièce ; il parle d'habitude en criant.

Eh bien ! Eh bien ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? La première chose que je rencontre, c'est une dispute.

DOM LOUIS.

Mon oncle, c'est une misère.

DOM LOPE.

Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-il arrivé, dites-donc ?...

CRESPO, JUAN, ISABELLE.
Monsieur, c'est que...

DOM LOPE.

Paix... [paix... Parlez l'un après l'autre. (*On se tait.*)
Parlerez-vous ? Qu'est-ce que c'est donc ? Si l'on ne parle pas, morbleu, les hommes, les femmes, la maison, je jette tout par les fenêtres... N'est-ce pas assez d'avoir ma diable de jambe à traîner, sans qu'on me contredise ?...
Allons donc, qu'on me dise la vérité.

DOM LOUIS, *avec embarras.*

Mon oncle, voici ce que c'est. Je suis logé ici ; un soldat m'a forcé de mettre l'épée à la main pour punir son insolence ; il se fauvoir là-dedans, je le poursuivois ; ces Dames sont sorties, ont demandé sa grâce... leur pere... leur frere... leur, ce qu'il vous plaira, se sont avisés de trouver mauvais que je l'aie poursuivi dans leur chambre, &...

DOM LOPE.

Bon, bon... Je suis arrivé à temps... Je vous contenterai tous. Où est le Soldat qui a mis son Officier dans le cas de tirer l'épée contre lui ?

REBOLLEDO.

Je vais payer pour tous.

ISABELLE, *le montrant.*

Le voilà.

DOM LOPE.

Qu'on le passe par les baguettes.

REBOLLEDO.

Ah diable ! ne badinons pas.

DOM LOUIS, *bas.*

Ne t'inquiète pas... je te ferai échapper.

R E B O L L E D O.

Je suis votre valet... Mon Général, ceci est une ruse de mon Capitaine, pour avoir l'occasion de voir ces Dames.... Moi, je ne peux rien lui refuser.

D O M L O P E, *regardant son neveu.*

Hom, hom. (*à Crespo.*) Cela méritoit-il de faire tant de bruit... Je vais tout mettre d'accord. Mon neveu, faites apporter ici les drapeaux qui sont chez ce diable d'Alcade, où l'on m'avoit logé... ensuite vous vous y arrangerez comme vous pourrez... Vous délogerez d'ici... L'infocale maison où ces coquins de Fouriers m'avoient mis... Il n'y a ni porte ni fenêtre, pas un coussin pour mettre ma jambe; tout y est sans dessus dessous.

C R E S P O.

Monsieur, c'est aujourd'hui qu'il quitte sa place... Tout est chez lui en désordre... C'est le moment fatal... Du petit au grand... Souvent c'est de même chez un Ministre.

D O M L O P E.

Oh, oh ! tu en fais long... Allez, laissez-moi, vous autres Tambour, publiez l'ordre, pour qu'aucun soldat ne quitte son logement, sous peine de la vie. Allons, qu'on décampe. (*Les Militaires sortent.*)

C R E S P O, *aux siens, d'un air d'autorité.*
Retirez-vous. (*Sa Famille se retire.*)

S C E N E X V.

D O M L O P E, C R E S P O.

C R E S P O.

T E vous suis obligé, Monsieur; vous m'avez tiré là d'un pas où j'allois me perdre.

D O M L O P E s'est assis, & frotte sa jambe.
Comment donc, te perdre.

C R E S P O, *s'affayant.*
Oui, c'étoit un parti pris... .

D O M L O P E.

D O M L O P E.

De quoi faire ?

C R E S P O.

Detuercelui qui violoit l'hospitalité... & qui m'insultoit.

D O M L O P E.

Comment , vive Dieu , fais-tu qu'il est mon neveu & Capitaine !

C R E S P O.

Oui , vive Dieu , mais fût-il Général , s'il m'insulte je le tue.

D O M L O P E.

Hernidié , quiconque arrachera seulement un cheveu au dernier de mes Soldats , je le ferai pendre sans miséricorde.

C R E S P O.

Quiconque s'avisera de me déshonorer... Hernidié , je le pends moi-même sans balancer.

D O M L O P E.

Quel diable d'homme est-ce là... Sais-tu à quoi tu es obligé ?

C R E S P O.

Prenez mon bien , je ne dirai mot... Ma vie , ma fortune sont au Roi , disposez-en ; mais de mon honneur , non.

D O M L O P E.

(Avec empörtement.) Ventrebleu... (doucement.) Il me semble que tu as raison.

C R E S P O.

Oui , ventrebleu , j'ai toujours raison , moi.

D O M L O P E.

Songeons au souper....

C R E S P O.

Vous ne l'attendrez pas long-temps.

D O M L O P E.

Et ensuite au coucher... Le diable m'a donné une maudite jambe , qu'il faut faire reposer.

C R E S P O.

Qui vous dit que non... Le diable m'a donné un excellent lit , & vous en profiterez.

Il y a bonne justice.

D

DOM LOPE

Corbleu... Je vais m'y jettter tout habillé en attendant
le repas, car je n'en puis plus.

CRESPO.

Corbleu, vous avez raison de ne pas vous gêner.

DOM LOPE.

Mort diable, mene-moi donc.

CRESPO.

Mort diable, venez; je vais vous y conduire, vous êtes
le maître chez moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin rustique. A droite est un mur qui régne depuis la première coulisse jusqu'à l'avant-dernière. A cette avant-dernière est un petit pavillon, au-dessus de la porte duquel on voit une fenêtre garnie de jaloufies & de rideaux; le balcon donne sur le jardin. Au milieu du mur il y a une porte d'entrée. La table, sur laquelle il n'y a qu'un seul couvert, est dressée sous une petite treille devant de la Scène, à gauche; le jardin est éclairé par quelques pôts à feu.

SCENE PREMIERE.

DEUX GARÇONS DE FERME.

PREMIER GARÇON.

Ma foi ce seroit le Ro... que notre maître n'en feroit
pas davantage.

S E C O N D G A R C O N .

Il est presque le Roi... ce Monsieur-là.... Il est le Général , on va lui apporter les drapeaux.

P R E M I E R G A R C O N .

Notre maître a dit de les faire passer par ici , parce que c'est le plus court en revenant de chez l'Alcade.

S E C O N D G A R C O N .

L'as-tu vu reposer le Général ?

P R E M I E R G A R C O N .

Oui vraiment , il dort les yeux fermés comme toi & moi ; il n'y a pas de différence... Nous le verrons manger , j'en suis curieux.

S E C O N D G A R C O N .

Il a dit qu'il avoit appétit... ça m'a surpris... Mais pourquoi est-ce qu'il boite ? Est-ce qu'il faut boiter pour être Général ?

P R E M I E R G A R C O N .

Oh ! tu m'en demandes trop , je n'ai pas servi pour savoir ça.

(*Tout en causant ils ont préparé ce qui est nécessaire pour le service du souper. Ils ont éclairé le jardin.*)

S C E N E I I .

Les Précédents , I S A B E L L E ; I N É S ,
à la fenêtre du balcon.

(*La jalousie est ouverte , on voit de la lumière dans le pavillon.*)

I S A B E L L E , au premier Garçon.

N U N O ?

P R E M I E R G A R C O N .

Mademoiselle.

I S A B E L L E .

Est-ce qu'on soupera dans le jardin ?

P R E M I E R G A R C O N .

Oui , Mademoiselle ; Monsieur dit qu'il y fera plus

frais : c'est par rapport à ça que nous avons éclairé ; ça n'est pas mal arrangé, au moins.

(On entend le tambour qui annonce les drapeaux.)

I S A B E L L E.

Qu'est-ce que j'entends-là, Nuno ?

P R E M I E R G A R C O N.

Ce sont les drapeaux qui viennent coucher avec le Général... Ils vont entrer par ici. (Il va ouvrir la porte.)

I N É S.

Cousine, nous pouvons les voir passer en tenant la jalouse à moitié ouverte.

(Elles tirent la jalouse, ne laissant qu'un peu d'intervalle entre les deux battants, de maniere qu'on puisse cependant les appercevoir. Les drapeaux entrent avec le détachement, tambour battant.)

S C E N E I I I.

LES FEMMES, cachées derrière la jalouse ; LES GARÇONS DE FERME. Le Détachement des drapeaux ; à la tête, DOM LOUIS, REBOLLEDO.

P R E M I E R G A R C O N.

L E Général dort, Messieurs, si vous ne voulez pas l'éveiller... Vous mettrez les drapeaux dans une armoire de la grande salle, personne n'y touchera.

REBOLLEDO, lorgnant du côté de la jalouse, à Dom Louis, tout bas.

Elles sont derrière la jalouse.

D O M L O U I S, à Rebolledo.

Dis au Porte-Drapeau de leur faire le salut.

P R E M I E R G A R C O N.

Messieurs les Soldats pourront sortir par la porte de la grande rue ; c'est plutôt fait pour aller au corps de-garde : vous, Messieurs, vous sortirez par ici.

DOM LOUIS commande au détachement.

Marche.

(*Le détachement défile, & sort par la gauche ; en passant devant la fenêtre, Dom Louis salue de l'épée, le drapeau salue aussi.*)

REBOLLEDO dit en traversant la Scène.

Ces petites cajoleries militaires font tourner la tête aux femmes... c'est la botte secrète pour réussir ; cela, c'est le fin du métier.

S C E N E I V.

LES DEUX GARÇONS DE FERME.

(*Ils sont retirés dans un coin du Théâtre à voir passer les drapeaux. La fenêtre du balcon s'est fermée, les jalousettes aussi, & les rideaux sont tirés.*)

P R E M I E R G A R C O N.

Ces gens-là font bien joliment la procession, qu'en dis-tu ?

S E C O N D G A R C O N.

Il y a plaisir... Dis donc, nous avons l'air de ne pas nous coucher cette nuit.

P R E M I E R G A R C O N.

Et demain il faut être aux champs dès le point du jour.

S E C O N D G A R C O N.

Que cela fait-il ? Une nuit, deux nuits blanches, pour notre maître, ça ne coûte rien.

P R E M I E R G A R C O N.

Oh, non assurément... oh ça, nous servirons ce Monsieur ; il faut aller prendre nos beaux habits : tâche de n'avoir pas l'air gauche ; fais comme moi. Voilà l'Officier des drapeaux de retour ; viens chercher le reste du service. (*Il dit à Dom Louis qui entre.*) Monsieur, la porte est ouverte, vous pouvez sortir. (*Ils sortent.*)

SCENE V.

DOM LOUIS, REBOLLEDO.

DOM LOUIS, *regardant la fenêtre.*

REBOLLEDO, il y a de la lumiere.

REBOLLEDO.

Oui, mais tout est fermé...

DOM LOUIS, *vivement.*

Je l'ai trouvée ; je veux lui parler, à quelque prix que ce soit.

REBOLLEDO.

Il faudra faire breche, vous n'aurez rien sans cela.

DOM LOUIS, *avec violence.*

Ce n'est pas de l'amour, c'est une rage, c'est une rage. Si nous pouvions lui faire tenir un billet.

REBOLLEDO.

Vous moquez-vous ? Ce n'est pas ici une élégante de Madrid. Point de Coëffeuses ici, point de Maitres de danse, de chant ; point de Revendeuses à la toilette ; le plus adroit Figaro n'y feroit rien ; il n'y a pas seulement une petite Soubrette.

DOM LOUIS, *avec dépit.*

Mon oncle se trouve mal logé... & me force à sortir d'ici. Cela n'est-il pas fait pour moi ?... Qu'elle est belle, Rebolledo !

REBOLLEDO, *riant.*

Pour une Payfanne... qu'en dites-vous ?

DOM LOUIS, *avec délire.*

Une Payfanne... c'est une Déesse... une Déesse. Fais comme tu voudras, mais je veux lui déclarer sérieusement ma passion.

REBOLLEDO.

Ah ! Monsieur, vous me tuez... vous me perdez. J'ai échappé tantôt les baguettes ; il m'arrivera pis, si vous n'êtes pas sage.

DOM LOUIS, *lui donnant de l'argent.*
Ne me refuse pas ton assistance.

REBOLLEDO, *prenant l'argent.*

Je vous dis que je suis perdu... Qu'inventer ! Votre oncle me trouble l'imagination... Il est brave homme ; mais il feroit pendre son meilleur ami, sans autre forme de procès.

DOM LOUIS.

Vois donc... cherche. Pour moi, je ne trouve que des moyens violents.

REBOLLEDO.

Attendez... Eh ! parbleu, donnez-lui une sérénade ; vous avez les Musiciens du Corps à commandement... vous chanterez ou ferez chanter quelques paroles bien intelligibles.

DOM LOUIS.

Bon, très-bon ; mais ensuite, comment la voir pour savoir ce qu'elle penle ?

REBOLLEDO.

Ah ! Monsieur... le Général est dans la maison... Songez donc.

DOM LOUIS.

Sa chambre est éloignée d'ici... prenons la clef de la porte que voici... nous entrerons cette nuit à pas de loups.

REBOLLEDO.

Mauvais moyen... on s'apercevra de la clef perdue ; & le pere, qui se doute de tout, les fera garder ou déloger.

DOM LOUIS.

Eh bien, procurons-nous une échelle, nous passerons par-dessus le mur ; il n'est pas bien haut... on peut sauter de ce côté-ci.

REBOLLEDO.

Ahi... ahi... non pas... non pas... j'aimerois mieux que cela se fit de plein pied ; qu'il n'y ait pas d'échelle dans cette aventure-là, je vous prie.

DOM LOUIS.

Poltron.

REBOLLEDO, *réolu.*

Poltron, moi... vous me piquez, mon Capitaine..

Rebolledo poltron... Allons, nous la verrons, quoi qu'il arrive... mais si elle fait résistance, car ces Paysannes font des Dragons.

DOM LOUIS, avec sattuité.

Je suis sûr que je ne lui déplaît pas... mais si elle me résiste... je suis capable de tout.

REBOLLEDO.

Allons d'abord à la sérénade... il faudra de l'argent aux Musiciens, mon Officier... & beaucoup... pour qu'ils gardent le secret... & en outre quelques gens de résolution; on ne fait pas ce qui peut arriver.

DOM LOUIS, lui donnant la bourse.

Tiens... secours pour secours; c'est juste... on vient, retirons-nous.

LE PREMIER GARÇON qui entre, à Dom Louis.

Est-ce que vous soupez ici, vous, Messieurs?

REBOLLEDO.

Non. (à Dom Louis.) A l'escalade, à l'escalade. (Ils sortent.)

SCENE VI.

LES GARÇONS DE FERME.

(Ils portent le reste du service & un couffin; ils se débattent pour le mettre sur une chaise, l'un d'un côté de la table, l'autre de l'autre.)

PREMIER GARÇON, se plaçant comme doit faire Dom Lope.

JE TE DIS que c'est de ce côté-là... c'est la jambe droite.

SECOND GARÇON, répétant le même jeu.

Oui, c'est la jambe droite dans la chambre... mais ici, ce sera la jambe gauche.

PREMIER GARÇON.

Eh non, t'es entêté; tiens, ne se met-il pas comme cela?... ainsi, c'est de ce côté-ci.

SCENE VII.

S C E N E V I I .

Les Précédents , J U A N .

J U A N .

TOUT est-il prêt?... Bien , très-bien. Allez à la salle ;
le Général sortira , vous passerez devant lui.

P R E M I E R G A R C O N .

Devant lui... ça n'est pas poli.

J U A N .

Ecoutez donc : c'eit pour l'éclairer quand il viendra
ici.

S C E N E V I I I .

J U A N .

L'ASPECT de ces Drapeaux m'a enflammé le sang...
Qu'il est aimable & respectable , malgré ses brusqueries ,
ce Général.... Trente ans de service à faire la guerre..
Aussi il traîne la jambe... & ses blessures.. quand il nous
les a montrées , j'ai failli me prosterner pour l'adorer.
S'il vouloit me placer dans son Régiment ; il paroît
avoir pris de l'amitié pour mon pere , peut-être cela
réussira-t-il... Ah! je suis né pour servir.



Il y a bonne justice.

E

SCENE IX.

DOM LOPE, CRESPO, JUAN.

*Les Garçons éclairent.*DOM LOPE, *arrivant.*

Cet endroit est charmant.

CRESPO.

C'est un petit jardin confié aux soins de ma fille...
 Assseyez-vous, Monsieur, je vous en conjure... mettez
 ce coussin sous votre jambe... prenez un peu de repos,
 s'il est possible.

PREMIER GARÇON, *au second.*

Vois-tu que la jambe est comme j'avois dit.

DOM LOPE.

La douleur ne me laisse pas respirer... Je ferai couper
 cette jambe, Dieu me damne.

CRESPO.

Je ne vous le conseille pas... Telle qu'elle est, vous
 choisiriez long-temps avant d'en trouver une meilleure.

DOM LOPE.

Assieds-toi, Crespo.

CRESPO.

Je suis bien comme cela.

DOM LOPE.

Assieds-toi, te dis-je.

CRESPO.

Puisque vous me le permettez, je m'assieds.

DOM LOPE, *le fixant.*

Je crois, mon ami Crespo, que la colere t'avoit mis
 hors de toi lorsque je suis arrivé.

CRESPO.

Vous vous trompez; jamais rien ne me met en colere.

DOM LOPE.

Cependant tu t'es assis tantôt devant moi, & à la meilleure place encore, & sans que je te le dise.

CRESPO.

C'est positivement parce que vous ne me le disiez pas, que vous me donnez le droit de le faire; vous me le dites à cette heure, mon devoir est de le refuser..... D'ailleurs, que cela fait-il? Debout ou assis, à gauche ou à droite; nous sommes toujours, vous Dom Lope de Figueroa, & moi Crespo, le Payfan.

DOM LOPE.

Mais tu étois tout brutal... tu jurois... Actuellement tu es honnête, rassis.

CRESPO.

Je vous le dis: il y a soixante ans passés que je suis ainsi, poli avec qui est poli, rude avec qui est rude, jurant avec celui qui jure, gai avec celui qui rit. Toujours de moitié de ce qu'on fait devant moi; cela me tient au point que je ne dormirai peut-être pas de la nuit, à cause de votre mal de jambe.

DOM LOPE, frottant sa jambe.

Ah la chienne de jambe!... Vive Dieu, ne m'en parle pas.

CRESPO.

Vive Dieu, n'y songez pas. Voilà le souper. (*Les Valets apportent les plats, & les posent.*)

DOM LOPE.

Est-ce que mes gens ne viendront pas me servir?

CRESPO.

Non pas, s'il vous plaît; permettez qu'ils n'entrent pas: nous ferons de notre mieux, rien ne vous manquera.

DOM LOPE.

Crespo, fais-moi le plaisir d'appeler tes filles; qu'elles viennent souper avec moi.

CRESPO.

Monsieur, l'une est ma niece, l'autre est ma fille Juan, dites-leur de descendre. (*Juan monte au Pavillon.*)

D O M L O P E , riant.

Tu ne ferois pas si complaiant... si je n'étois grisonnant, souffrant, éclopé & fatigué.

C R E S P O .

Vous seriez aussi-bien portant que je le souhaite, que je ferois de même. Je n'éloigne ces jeunes filles que des indiscrets. Si tous les Militaires étoient comme vous, je leur ordonnerois moi-même de les voir en toute rencontre.

D O M L O P E .

Tu raisonnes bien.

S C E N E - X .

Les Précédents, I S A B E L L E , I N É S , J U A N .

C R E S P O .

Ma fille, ma niece, Monsieur vous fait l'honneur de vous demander.

D O M L O P E .

Elles sont charmantes. (*Il ôte son chapeau, & veut se lever, mais sa douleur de jambe se fait sentir : Crespo le fait rasseoir brusquement.*) Voulez-vous me faire la grace de souper avec moi ?

I S A B E L L E .

Nous devrions plutôt vous servir.

D O M L O P E .

Vous plaisantez... Assyez-vous, je vous prie. (*On met deux couverts pour les filles.*) Et toi, Crespo ?

C R E S P O .

Je vous remercie. Je soupois pendant que vous dormiez. A mon âge, on ne fait pas ces choses-là deux fois.

D O M L O P E .

Tu as raison... Tu es bien heureux... Voilà deux filles adorables... Un fils qui prévient en sa faveur. Moi, je n'ai jamais pu goûter le plaisir d'avoir des enfants; j'ai un neveu; je l'aime beaucoup, ce libertin-là.

ISABELLE, *à part, tristement.*

Ce libertin-là.

CRESPO.

J'aime aussi beaucoup ma niece.

DOM LOPE.

Il a le cœur bon, quoiqu'étourdi ; il aime l'honneur, je le chéris autant que s'il étoit mon fils.

ISABELLE, *à part.*

Il a le cœur bon ; il aime l'honneur.

JUAN, *avec timidité.*

Ah ! Monsieur, qu'il est heureux de vous appartenir. (avec un gros soupir.) Si j'étois né Gentilhomme..

DOM LOPE.

Aimerois-tu le Service ?.. Morbleu ! dis - le moi, Crespo ; je voudrois reconnoître ton bon accueil.. Veux-tu envoyer ton fils à l'armée ?.. J'en aurai soin.

JUAN.

Monsieur, c'est mon unique désir.. j'y songe jour & nuit.

INÉS.

Ah ! mon cousin, qu'avez-vous dit ?

DOM LOPE, *riant.*

Ah , ah , petite cousine.. Vous y prenez intérêt.. Vous rougissez.. Crespo , ils s'aiment , mon ami.

CRESPO, *froidement.*

Je le fais bien.. Je les ai élevés l'un pour l'autre.

DOM LOPE.

Belle cousine... confiez-le moi une année seulement.. & je le placerai de maniere que votre amant vous fera honneur.. Ne ferez-vous pas bien - aise de le voir Officier ?

CRESPO.

Ah Monsieur.., que dites-vous là ?

DOM LOPE.

Il le fera ; je l'avancerai.. Il est brave , & honnête homme ; ce sont ceux-là auxquels je donne la préférence.. Cela dépend de moi... Eh bien , Inés ?

Monsieur, je l'aime trop pour ne pas y consentir.

J U A N , C R E S P O .

Ah Monsieur ! comment reconnoître ? ..

D O M L O P E .

Laisssez donc... Ne parlez pas de cela. Crespo, versez
moi à boire ; je te porte la santé de ta fille & de ta niece.
Bois aussi, Crespo.

C R E S P O .

Monsieur, vous me faites trop d'honneur. (*Tout le
monde boit.*)

D O M L O P E .

Les aimables enfants... Tu dois en être bien fier ; il n'y
a rien d'aussi joli... Ce sont des anges.

(Il embrasse Inés. Lorsqu'il se retourne pour embrasser Isabelle, le
bras de Crespo, qui lui verse à boire, se trouve entre elle
& lui.)

C R E S P O , ironiquement, versant à boire.

Et le vin, le vin, comment le trouvez-vous ?

D O M L O P E , riant.

Il me réchauffe. Juan, je t'aurai des congés. (*On entend
un prélude de symphonie.*) Qu'est-ce que cela, Crespo ?
Est-ce que tu me régales d'un concert ?

C R E S P O .

Non, en vérité... Nous n'avons ici de Musiciens que
les oiseaux du verger... & ils ne chantent pas la nuit.

(*On entend une symphonie qui accompagne l'air suivant.*)

A I R .

A la voix du plus tendre amant ;

Ne soyez point rebelle ;

Ecouvez le ferment

Qu'il fait d'être fidelle.

C R E S P O .

Ce sont les Soldats qui se divertissent dans la rue.

D O M L O P E .

Je fais bien le méchant... & pourtant je ferme les yeux.

là-dessus... Quand ils se sont divertis, ils n'en font que mieux leur devoir.

(*La symphonie continue, on chante ce qui suit. Toutes les fois que le nom d'ISABELLE est répété, Dom Lope fait des mouvements de colere, & pourtant dissimule ; Crespo & Juan de même. Isabelle est prête à pleurer, & cache son visage. Inés est étonnée : par fois tout le monde se regarde.*)

S U I T E D E L' A I R.

Pour que je puissé être inconstant,
L'amour vous fit trop belle.
Echo, répétez doucement
Mon ferment ;
Répétez que je suis l'Amant
D'Isabelle.

D O M L O P E.

Qu'ils chantent... passe ; mais donner des sérénades devant la maison où je suis... les marauds ! (*bas.*) Faisons-nous violence devant Crespo & sa fille. (*haut, affectant de rire.*) Quelles folies !

C R E S P O , de même.

Ce sont des jeunes gens. (*bas.*) Si Dom Lope n'étoit pas-là, comme je les étrillerois.

J U A N , à part.

Si je ne craignois pas de fâcher le Général... il y auroit ici du bruit.

I S A B E L L E , avec dépit.

Qu'ai-je fait, pour être exposée à de pareils affronts ?

(*La symphonie recommence encore, & finit sur le champ.*)

R E B O L L E D O , paroissant sur le mur.

Ah ! mille diables... le Général est là... Délogeons, délogeons. (*Il disparoît.*)

D O M L O P E , avec fureur.

Il n'y a pas moyen d'y tenir, c'est quelque chose de terrible.

(*Il renverse une petite table qui est à côté de lui, sur laquelle il y a quelques plats.*)

C R E S P O , de l'autre côté, jettant son siège.
Qu'est-ce donc ?

D O M L O P E , *en colere.*

Excusez mon impatience ; c'est une chose atroce , (avec modération.) qu'une jambe qui me fait tant souffrir.

C R E S P O , *la main sur son cœur.*

Vous avez raison , chacun sent ce qui le blesse.

D O M L O P E .

Je croyois autre chose , à te voir renverser ton siège.

C R E S P O .

Et moi , à vous voir renverser la table.

D O M L O P E , *bas.*Quel diable y a-t-il donc dans la rue ?... La clef est après la porte ; je reviendrai m'en éclaircir. (*haut.*) Je ne mangerai plus , nous pouvons nous retirer. (*bas.*) Il ne faut qu'aller chercher mon épée. (*haut.*) Conduis-moi , Crespo.C R E S P O , *bas.*Je vais le conduire à sa chambre , & je reviens , avec ma rondache , parler à ces maudits Musiciens. (*haut , prenant les lumières.*) Je suis à vos ordres.

D O M L O P E .

Adieu , Mesdemoiselles... car je partirai demain de bonne heure.

I S A B E L L E & I N É S .

Adieu , Monsieur.

I S A B E L L E , *à Inés.*

Comme ils cherchent à cacher leur mauvaise humeur.

C R E S P O .

Juan , ne les quitte pas qu'elles ne soient bien enfermées , & reviens me joindre. (*Il sort avec Dom Lope.*)

J U A N .

Oui , mon pere.



SCENE XI.

ISABELLE, JUAN, INÉS.

ISABELLE, *les larmes aux yeux.*

MON frere, avez-vous entendu? On m'a nommée..

JUAN, *avec colere.*Les impudents!.. Je veux connoître ces effrontés.
(*Il va à la porte.*)INÉS, *l'arrêtant.*

Où allez-vous? Vous voyez bien qu'ils sont retirés.

JUAN.

Ils ont fait prudemment.. Sans la présence du Général.. Chere Sœur, console-toi.. Et vous aussi, vous pleurez, Inés?

INÉS.

Vous allez partir?

JUAN.

Il faut bien que je sois utile à ma Patrie; vous m'en aimerez davantage.

INÉS, *s'effuyant les yeux.*

Sans doute, il le faut bien.. Vous partez ce soir?

JUAN.

Non, demain matin.

INÉS.

Ne partez pas sans nous dire adieu.

ISABELLE.

Promettez-nous-le, mon frere.

JUAN.

Je vous le promets.. Rentrerez-vous?

ISABELLE.

Dans l'instant.. Voyez si la porte est bien fermée.

JUAN, *il va à la porte, & ferme un second tour.*

Oui, vous pouvez être tranquilles.

ISABELLE.

Bon soir donc, mon frere.

Il y a bonne Justice.

F

Bon soir, chere sœur... Bon soir, Inés.

(Pendant cette scène les *Valets* ont éteint toutes les lumières qui éclairoient le jardin, excepté celle qui est restée sur la table.)

S C E N E X I I .

I S A B E L L E , I N É S .

I S A B E L L E , se jettant au col d'Inés.

A H ! malheureuses filles que nous sommes !

I N É S .

Aussi à plaindre l'une que l'autre.

I S A B E L L E .

Tu épouseras Juan... tôt ou tard... Mais moi, cousine ! mais moi... Comme ils sont audacieux ces jeunes Gentilshommes. Je mourrois si mon pere pouvoit croire que je l'ai autorisé à pareille liberté ; il s'étoit annoncé d'abord avec tant de douceur...

I N É S .

Son oncle en a dit du bien.

I S A B E L L E .

Oui, mais quel mal ne vient-il pas de faire... N'en parlons plus, chere Inés, montons à notre chambre.

DOM L O P E , dans le fond , son épée sous le bras.

Attendons qu'elles soient retirées.

I N É S .

Ce n'est pas pour y prendre du repos.

I S A B E L L E .

Quand l'amour est dans le cœur, ma chere, il nous suit per-tout ; il n'y a plus de tranquillité.

(Elles prennent la seule lumière qui restoit, & l'apportent au par-villon, qu'on voit éclairé un moment après.)

SCENE XIII.

DOM LOPE, CRESPO.

(Ils gagnent chacun un côté du Théâtre en tâtonnant.)

DOM LOPE, son épée nue sous le bras.

LA porte est de ce côté-ci... Il faut que je coupe les oreilles à ces coquins-là.

CRESPO, avec une rondache.

Je les frotterai si bien, qu'ils s'en souviendront.

DOM LOPE.

Il y a quelqu'un ici... Qui va-là?.. Réponds, où je te tue.

CRESPO.

Eh! c'est Dom Lope. Doucement... je suis Crespo.

DOM LOPE.

Que viens-tu faire ici, corbleu, à cette heure?

CRESPO.

Corbleu, qu'y venez-vous faire vous-même?

DOM LOPE.

Ventrebleu, punir des insolents.

CRESPO.

Ventrebleu, & moi aussi.

DOM LOPE.

C'est mon affaire, & non la tienne.

CRESPO.

Je vous ai dit que je faisois tout ce que je voyois faire aux autres... mais il n'y a plus de musique; ainsi, allez-vous mettre au lit.

DOM LOPE.

Les maudites canailles... Ah! je ne pourrai jamais m'endormir; hernidié, pour les punir, je vais faire battre l'assemblée... & les mettre en route.

C R E S P O.

Attendez le point du jour.

D O M L O P E.

Mortdiable, ne me contrarie pas ; je te dis que ma jambe ne me laisseroit pas fermer l'œil. Envoie un de tes gens avertir le Tambour, je t'en prie.

C R E S P O.

On va y aller... Mais mon fils, laissez-le-moi encore deux heures.

D O M L O P E.

Parbleu, tant que tu voudras.

C R E S P O, *avec entrailles.*

Deux heures seulement... je n'ai pas besoin de vous le recommander.

D O M L O P E.

Sois tranquille... il te donnera, avant peu, de bonnes nouvelles... Morbleu, tu es la perle des hommes... embrasse-moi.

C R E S P O.

Morbleu, nous sommes de la même pâte... Souvenez-vous par-tout & en tout, que le bon Crespo est votre serviteur.

D O M L O P E.

Je me souviendrai qu'il est mon ami... Viens, honnête & loyal Crespo. (*Ils sortent.*)

(Pendant l'entre-acte, quelques instants après la rentrée de Dom Lope, le Tambour bat l'assemblée. Quelques minutes après, il bat une marche qui indique le départ des Troupes. Le son diminue à mesure qu'elles sont censées s'éloigner.

Fin du second Acte.





ACTE III.

Il a fait nuit pendant tout l'entre-acte. Ici le jour commence à paroître. Rebollo se montre sur le mur quelque temps après que le Tambour a cessé de battre.

SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, *dehors le mur*; **REBOLLEDO**, *sur le mur, avec un grand manteau*.

R E B O L L E D O.

Il n'y a pas de temps à perdre, mon Capitaine; voici le point du jour... Ce que nous venons faire ne demande pas le soleil levé...

DOM LOUIS, *dehors*.

Dépêche-toi de descendre, & viens m'ouvrir la porte.

R E B O L L E D O, *gravissant du côté du jardin*.

Me dépecher, non pas, s'il vous plaît; j'irai le plus doucement possible, jusqu'à ce que je sois à terre; m'y voici. (*Il va ouvrir la porte; il examine les lieux: au moment où le Capitaine va pour entrer, il s'écrit vivement.*) Ah! mille diables, je vois venir le vieux patron; son fils est avec lui... n'entrez pas, n'entrez pas.

DOM LOUIS.

Tu disois le jeune homme parti avec mon oncle.

R E B O L L E D O, *précipitamment*.

Je le croyois... Il part sans doute à présent; le pere le conduit: ôtez l'échelle jusqu'à ce qu'il soit passé, faites cacher hommes & chevaux; je vais me mettre derrière cette treille, au péril de ma vie... N'entrez que lorsque je jetterai une pierre... Presto, presto.

Compte sur une bonne récompense.

REBOLLEDO.

Allez donc, allez. (*Il referme la porte.*) La récompense sera bien gagnée. (*Il se cache derrière la treille.*)

SCENE II.

REBOLLEDO, *caché*; CRESPO, JUAN.

JUAN est botté, cocarde au chapeau, habit uni, l'épée en bandoulière.

MON pere, que je leur dise adieu.

CRESPO.

Tu le veux?

JUAN.

Je leur ai promis... Que penseroit Inés, si je manquois à ma parole?

CRESPO.

Tu l'as promis, appellons-les. (*Il appelle, & frappe à la porte du pavillon.*) Isabelle, Inés, descendez.ISABELLE, *à travers la fenêtre, sans l'ouvrir.*
Tout-à-l'heure, mon pere.

CRESPO.

De tous les biens que le Ciel m'a envoyés... tu es le plus cher à mon cœur; tu me quittes, mon enfant... (avec douleur.) Quand je rentrerai le soir... je ne verrai plus mon cher Juan.

JUAN.

Ma sœur & Inés vous restent, mon pere... vous parlerez tous de moi quelquefois.



SCENE III.

ISABELLE, INÉS, CRESPO, JUAN, REBOLLEDO.

CRESPO, *se faisant violence pour cacher sa douleur.*ISABELLE, *Inés, dites adieu à Juan.*ISABELLE, *se jettant à son col.*

Mon frere, tu nous quittes... plus de joie pour nous.

INÉS, *lui donnant la main langoureusement.*

Vous partez donc...

(*Les femmes le pressent ; Juan a les larmes aux yeux : moment de silence.*)JUAN, *douloureusement entre les deux femmes.*

Ah, mon pere !...

CRESPO.

Tu l'as voulu... Je savois que ce moment seroit cruel.
(à part.) Tâchons de recouvrer mes forces. (*haut, & d'un ton très-réolu.*) Mon fils, ton pere ne peut plus disposer de toi ; Dom Lope t'a donné deux heures, les voilà passées ; ton nouvel état veut une exactitude scrupuleuse, rejoins le Général.INÉS & ISABELLE, *lui donnant les mains.*

Pouvons-nous ainsi le perdre !

CRESPO, *se mettant au milieu.*Ah !... jeunes filles, ne l'aimé-je pas autant que vous ?...
Un jour il nous paiera du sacrifice que nous faisons aujourd'hui.

JUAN.

Sans doute, sans doute, mon pere.

CRESPO, *le serrant dans ses bras.*Ecoute-moi, Juan, écoute-moi. (*Isabelle & Inés pleurent.*) Ne pleurez point enfants, & laissez-le m'entendre. Mon fils, pour bien fournir ta carriere, grave dans ton cœur ce que je vais te dire : Tu fors d'un sang pur, aussi pur que le soleil ; mais tu es roturier : je te mets

cela devant les yeux, pour que tu ne sois ni orgueilleux, ni rampant ; ne désespères jamais de parvenir à quel que chose d'élevé, mais fois modeste ; on se trouve toujours bien de la modestie. Ne te montres ni avare, ni prodigue ; ce qu'on dépense est perdu, ce qu'on épargne est retrouvé. Sans être de l'avis de tout le monde, ne contredis personne ; on se fait par-là des ennemis. Sois doux, poli & prévenant ; ainsi l'on se fait aimer : tout l'or des Indes ne vaut pas la réputation d'un homme aimé généralement. Ne te bat pas sans une bonne cause ; longe qu'Inés est l'épouse que tu as choisie, & que je te destine ; (*il leur joint les mains*) qu'elle n'apprenne de toi rien qui lui fasse peine : avec les autres femmes, que ta retenue ne soit pas grossièreté, ni tes honnêtetés galanteries. Ne dis jamais de mal d'aucune ; la plus vile en apparence mérite des égards, puisque sans elles nous ne serions pas au monde : voilà quatre cents ducats pour terminer ma leçon ; souviens-t-en. Cultive l'amitié de Dom Lope, & n'oublie jamais ton pere. Adieu, mon enfant. (*Il l'embrasse.*)

ISABELIE & INÉS.

Mon cher frere... mon cher Juan.

(*Les quatre personnages sont liés par les derniers embrassements.*)

C R E S P O, bas à son fils.

Prends sur toi, Juan, prends sur toi ; la sensibilité leur sied bien, mais le courage nous sied encore mieux.

J U A N.

Je vous entendis... Je pars, mon pere.

C R E S P O, vivement, ouvrant la porte.

Voilà le plus court chemin ; ton cheval est à la porre de la Ville.

JUAN se cache le visage avec ses mains, comme n'osant regarder ce qui l'entoure ; il se précipite dans la porte, après un grand effort.

Adieu... adieu.

(*Crespo referme la porte.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

CRESPO, ISABELLE, INÉS, REBOLLEDO *caché*.(*Les femmes se tiennent embrassées, & se désolent.*)

C R E S P O.

MON Isabelle, ton pere est avec toi... Vous me restez, mes enfants. Montez, renfermez-vous, ne prolongeons pas nos souffrances. (*Elles montent au pavillon.*) Je me croyois plus de fermeté. (*Crespo seul.*) Je puis pleurer maintenant; coulez mes larmes, coulez.. soulagez mon cœur oppréssé. O mon Dieu ! dix années de vie encore pour voir prospérer mon fils... & que je meure ensuite. Je te l'abandonne, ô mon souverain Maître ! Il aime la vertu; que tes regards l'accompagnent. (*Il se retire.*)

R E B O L L E D O, *sortant de la treille.*

Le Diable m'emporte... s'ils ne m'ont pas attendri... comme ils sont pathétiques ces bonnes gens... Allons, allons, pas de foibleesse... c'est un jour de bataille que ceci. (*Il regarde du côté où Crespo est sorti.*) Le vieillard rentre... bon... il y a de l'éloignement; il ne pourra nous entendre... d'ailleurs, nous les empêcherons bien de crier... Avertissons le Capitaine. (*Il jette une pierre de l'autre côté du mur, & va ouvrir la porte.*)

SCENE V.

(*On parle toujours à voix basse; il fait un peu jour.*)R E B O L L E D O, DOM LOUIS, *en manteau.*D O M L O U I S, *en entrant.*

LLe fils s'éloigne à grands pas.

R E B O L L E D O.

Tant mieux; il est toujours bon, quand on enlève les sœurs, que les frères ne soient pas dans la maison.

Il y a bonne Justice.

G

D O M L O U I S.

Nos gens sont à deux pas ; le cheval est tout prêt...
allons à nos belles.

R E B O L L E D O , *le fixant.*

Etes-vous en état d'écouter un bon avis ?

D O M L O U I S.

S'il met Isabelle en mon pouvoir une minute plutôt ,
je l'écoute... mais rien , rien autrement.

R E B O L L E D O .

La colere & l'amour sont bien ennemis de la raison.

D O M L O U I S .

Il s'agiroit d'y perdre la tête... Isabelle feroit dans les
flammes , j'irois m'en fafisir... Mon sang bouillonne d'im-
patience... viens.

R E B O L L E D O .

Deux mots avant l'action... & souvenez-vous-en... le
rendez-vous au bas de la montagne dans le chemin à
gauche... Où croyez-vous enluite la conduire ?

D O M L O U I S , *avec transport.*

Au bout du monde , s'il le faut ; dans un désert , j'y
serai trop heureux.

R E B O L L E D O .

Mais que pensera ce foir votre oncle , ne vous voyant
pas ?

D O M L O U I S .

Tu diras que je suis resté indisposé... que mon cheval
s'est cassé la jambe... Il y a tant de prétextes... Je te ré-
ponds de tout ; d'ailleurs , ne songe qu'à m'obéir : n'es-tu
pas mon Sergent ?

R E B O L L E D O .

Sans contredit , la subordination... Ah!... je ne dis plus
rien ; vogue la galere. (*Il entr'ouvre la porte , & dit à*
ceux qui sont dehors.) Bloquez ce passage , & fondez ici
au moindre bruit. (*à Dom Louis.*) Par où attaquerons-
nous ?

D O M L O U I S .

Essayons de forcer la porte.

R E B O L L E D O .

Non... Il y en a peut-être d'autres ; cela ne finiroit

pas. Il faut aller au plus court... Du mur on peut gagner le balcon... & j'y monte... Vous , placez-vous ici... Main-basse sur tout ce qui passera. (Il monte sur le mur.)

D O M L O U I S .

Je vais la tenir... Le cœur me bat d'une étrange force.

R E B O L L E D O sur le mur , mettant un pied sur le balcon.

Me voici sur la demi-lune. (Il regarde à travers la jaloufie.) Elles sont là... elles ont l'air de se lamenter. Voilà l'instant critique , prenez-y garde : faut-il enfoncer la jaloufie ?

D O M L O U I S .

Enfonce ; ah ! que tu es lent.

R E B O L L E D O enfonce la jaloufie , & ouvre la fenêtre.

Vous voilà obéi. (On voit les deux filles qui s'épouvent , jettent de grands cris , & fuient.) Elles gagnent par en bas... Saisissez-les au sortir de la porte. (A ceux qui sont dehors.) Entrez doucement , approchez le cheval.

(On a entendu les filles crier continuellement ; elles ouvrent la porte.)

S C E N E VI.

Les Précédents , I S A B E L L E ; I N É S , criant.

I N É S .

M O N oncle , mon oncle ; au secours , au secours . Nous sommes perdues.

(Elles parcourent le Théâtre dans le plus grand désordre. Dès cet instant , jusqu'à la fin de la Scene , tout est en tumulte ; ce qui ne peut se figurer par écrit , l'imagination doit y suppléer. Six hommes sont entrés.)

I S A B E L L E , éperdue au milieu des Soldats.

Personne ne secourra-t-il deux jeunes filles à qui l'on fait violence ! (Elles se débattent , & courrent du côté gauche.)

R E B O L L E D O , descendant.

Arrêtez-les , empêchez donc d'aller vers la maison..

DOM LOUIS, *la saissant.*
Ne craignez rien, Isabelle, suivez-moi...

ISABELLE.
Ah Dieux! homme perfide, immolez-moi plutôt...

DOM LOUIS.
Il ne vous arrivera rien... j'en jure le Ciel.

REBOLLEDO.
Vous perdez du temps. Mon Officier, à cheval; à cheval.

(*Quatre hommes & Rebollodo enlèvent Isabelle, & sortent par la petite porte. Ses cris redoublent.*)

ISABELLE, *enlevée.*
Mon pere... mon pere... (*Dom Louis la suit.*)

INÉS, *courant.*
Ma cousine... ma cousine... (*Elle se défend.*) Ah lâches! scélérats! êtes-vous assez pour combattre une femme?... Au secours, au meurtre, au meurtre,

REBOLLEDO, *d'un ton absolu.*
Mettez-lui donc un mouchoir sur la bouche.
(*On lui ferme la bouche avec un mouchoir; elle crie toujours autant qu'elle peut le faire.*)

SCENE VII.

DOM LOUIS, REBOLLEDO, INÉS, CRESPO;
à moitié habillé.

CRESPO.

GRAND Dieu! que vois-je!... Vous outragez ma nièce, infâmes. (*Il arrache l'épée d'un Soldat; Inés se trouve libre, il lui dit:*) Cours à la ferme appeler maîn-forte.

INÉS, *éplorée & criant.*
Ils ont emportée ma cousine, mon oncle; ils l'ont emportée.

CRESPO, *avec le cri du désespoir.*
Que dis-tu?... Ma fille est enlevée... Ma fille... Monstres,

épuisez tout mon sang. (Il combat autant qu'il peut ; Inés va chercher du secours.) Assassins, rendez-moi ma fille ? Où est-elle ?... Otez-moi donc la vie ?

R E B O L L E D O , le désarmant.

Es-tu devenu fol de croire nous résister ?... Nous ne voulons pas ta vie, vieillard, nous voulions ta fille, nous l'avons, tout est dit.

C R E S P O , tenu par les Soldats.

Non... Si ma fille est perdue... tuez-moi... tuez-moi donc par pitié.

R E B O L L E D O prenant la clef, & la mettant de l'autre côté de la porte.

Nous ne voulons pas te tuer, te dis-je... Nous te laissons même ta niece ; nous ne sommes pas méchants nous autres.

(Les Soldats qui tenaient Crespo le quittent ; ils sortent très-vite par la porte. On entend fermer le double tour du côté de la rue ; cependant Crespo libre, a pris une chaise qu'il leur a lancée au moment qu'ils sortent.)

S C E N E V I I I .

C R E S P O , seul , égaré de colere.

AH misérables... misérables... mes forces me laissent... O rage... fureur... ils m'enferment... & je vis, je respire... Non, mon ame m'a quitté. (Les sanglots l'étouffent, & laissent entendre des cris mal articulés.) Ma fille... ma fille... mon enfant. (Il est comme dans le délire ; il va à la fenêtre du pavillon.) Isabelle, Isabelle... Elle n'y est pas... Les féroces... les tigres... l'ont enlevée... Où est-elle... Ah ! où est-elle ? (Il chancelle.) Vieilleffe impuissante... Tu me trahis... Que je meure, que je meure, si je n'ai pas mon enfant... Ah mon Dieu... Ah mon Dieu... (Il tombe par terre sans aucun sentiment.)

S C E N E I X.

CRESPO, INÉS, accourant avec quelques Garçons de Ferme.

I N É S.

VENEZ vite... venez vite. (*Elle voit son oncle par terre, & dit avec un cri terrible.*) Ah! mon oncle est mort.

LES GARÇONS, autour de Crespo, les larmes aux yeux.

Il est mort.. il est mort.

I N É S, se jettant au col de son oncle.

Mon oncle... mon cher oncle. Ah ! il respire, il ouvre ses yeux. (*On le prend, & on le met sur une chaise.*)

C R E S P O, revenant à lui comme égaré.

Où sont-ils... où sont-ils... (*Il regarde Inés avec des yeux hagards.*) Ah ! te voilà, Mon enfant.. Ils ne t'ont donc pas ravie à ton pere.. C'est toi, mon Isabelle ?

I N É S.

Mon oncle.. mon cher oncle.. c'est moi.. c'est Inés.

C R E S P O, fondant en pleurs.

C'est Inés.. c'est ma niece.. Eh bien, Inés.. Ils ont enlevé ta cousine.. Ils l'ont enlevée.. Les scélérats, les as-tu vus ? Par où ont-ils passé?.. Oui, je te reconnois bien.. Mais elle est donc avec eux.

S C E N E X.

Les Précédents, LE GREFFIER, plusieurs
Paysans armés,

L E G R E F F I E R, très-vite,

SIEIGNEUR Pedro, Seigneur Pedro.., On vient de vous nommer Alcade.

C R E S P O , avec un cri de joie.

Alcade ! Ah ! Ciel vengeur , tu n'abandonnes pas l'innocence... Courez après des traîtres... Des Soldats...

L E G R E F F I E R .

C'est ce que je venois vous dire pour vous en féliciter. On les a arrêtés , on les a conduits à l'Hôtel-de-Ville. Le Capitaine est blessé grièvement ; on ne fait par qui... On parle d'enlèvement ; il y aura des recherches à faire. Voilà de bonnes circonstances pour entrer en exercice , Seigneur Pedro , & l'arrivée du Roi demain ou après. Depuis que je suis Greffier , je n'ai pas vu de plus beau moment que celui-ci.

C R E S P O , avec feu.

O divine providence... Tu as pris mes malheurs en pitié... Protege ma fille... Elle n'est plus dans les mains de ses ravisseurs .. Je respire... Je crois vengeance , & tu me l'envoies.. Qu'ils meurent dans les tortures , les barbares. (Revenant à lui .) Que dis-tu , Crespo ?... Ta raison est troublée... Reprends tes sens ; tu es Juge , il n'y a plus de ressentiment personnel à écouter. C'est la Loi qui doit te régler , dusses-tu en souffrir davantage. (Au Greffier .) Tenez les prisonniers en sûreté , appelez les témoins , je marche sur vos traces.

L E G R E F F I E R .

Je vais commencer la procédure , & indiquer l'Audience.

C R E S P O , en s'en allant.

Veille sur ma foible intelligence... & sur les mouvements de mon cœur... O justice du Ciel ! préside à celle que je vais rendre à des hommes.

Fin du troisième Acte.





A C T E I V.

Le Théâtre représente la plus grande salle de la Maison de Ville ; il y a une table sur le devant du Théâtre , plusieurs chaises de côté & d'autre. Le Greffier entre tenant des papiers à la main ; derrière lui , un peloton de Paysans armés conduit Rebolledo , qui s'agit beaucoup au milieu d'eux.

S C E N E P R E M I E R E.

LE GREFFIER , REBOLLEDO ; Paysans armés.

LE GREFFIER se met à la table ; il y pose ses papiers , & dit gravement d'un air d'autorité.

D E par le Roi , & l'Alcade , obéissez.

R E B O L L E D O .

Je m'embarrasse bien de l'Alcade , moi.

L E G R E F F I E R .

Du respect pour le Magistrat .. insolent.

R E B O L L E D O .

Du respect pour l'épée.. vous.

L E G R E F F I E R , toujours gravement.

Du respect... nous en aurons beaucoup. (Aux Gardes .) Saisissez cet homme-là bien respectueusement ; liez-le sur cette chaise avec des bonnes courroies bien respectueusement ; mettez-lui vingt livres de fer à chaque membre bien respectueusement ; ensuite nous l'interrogerons , & nous verrons à le faire pendre le plus respectueusement du monde.

R E B O L L E D O , vivement.

Ecoutez donc , pas de plaisanteries ; au diable , pendre , j'y mets opposition ; si vous avez besoin de mon témoignage

gnage, je le donnerai comme les autres. Allons,

(Il veut s'enfuir, on l'arrête.)

LE GREFFIER, toujours grave.

Non pas, Monsieur le Soldat.. cela ne feroit point légal; les autres sont témoins & libres. Voici leurs dépositions : vous, vous êtes accusé & pris au corps.

REBOLLEDO, fâché.

Pris au corps... morbleu, je suis témoin, vous dis-je ; si quelqu'un peut vous dire comment la chose s'est passée, c'est bien moi.

LE GREFFIER.

Vous le direz, lorsqu'il ne faudra plus que votre aveu pour prononcer l'Arrêt.

REBOLLEDO.

Voilà bien du bruit pour une Sérénade.. Vous n'aimez donc gueres la Musique ?

LE GREFFIER, écrivant.

Plaisantez... plaisantez.. Il s'agit bien de Sérénade.. Nous vous ferons chanter tout-à-l'heure.

REBOLLEDO.

Un million de diables vous emportent... De quel droit me tenez-vous ? Je m'en plairai au Général.

LE GREFFIER.

Vous avez l'air de ne vous en plaindre qu'au Jugement dernier.

REBOLLEDO, tempétant.

Maudit Griffonneur... qu'ai-je affaire avec ta Justice ?

LE GREFFIER.

Prrrr, discours de voleurs... mauvaises raisons.

REBOLLEDO, furieux.

De voleurs ! Rebolledo... voleur !

LE GREFFIER.

Oui, voleur... N'avez-vous pas enlevé une jeune fille ?

REBOLLEDO.

Eh bien ! au pis aller.. est-ce voler cela ?

LE GREFFIER.

Vous allez voir s'il est plus permis de voler des filles que des pistoles.

Il y a bonne justice.

REBOLLEDO, regardant l'Escorte avec fureur.

Ah ! tête de Satan... des marauds qui ne savent pas tirer leur fusil, me faire la loi ! (Il prend une chaise.) Je veux vous réduire en poussière.

LE GREFFIER, s'éloignant.

Contenez-le... laissez-le par derrière. (On saisit Rebolledo de tout côté.)

REBOLLEDO.

Par derrière... ah ! maudit Greffier. Approchez donc, instrument de malheur, approchez donc. (Il se débat à tort & à travers.)

LE GREFFIER, d'un ton décidé, se rapprochant.

Mettez-lui trois balles dans le ventre, s'il remue. (On lui appuie les fusils sur l'estomac ; il demeure immobile.) Tu fais rébellion, tu vas voir... Qu'on l'attache sur cette chaise, pieds & mains liés. (On le lie sur la chaise, assis, les mains derrière le dos.)

REBOLLEDO, crient à tue tête.

Triple Démons... lier Rebolledo... Je veux parler à mon Officier... je veux parler à mon Officier.

LE GREFFIER.

Ton Officier... le voici.

(Dom Louis entre escorté par quatre hommes armés.)

S C E N E I I.

LE GREFFIER, DOM LOUIS, REBOLLEDO,
Paysans armés.)

REBOLLEDO.

MON Capitaine, coupez un peu le nez à ces coquins-là...
Voyez comme ils me traitent.

(Il saute avec la chaise pour marcher, on le retient.)

DOM LOUIS.

Tu vois que je suis blessé. (Au Greffier.) Monsieur,
cela est affreux.

LE GREFFIER, debout, les papiers à la main.

De quoi vous plaignez-vous, Monsieur ? Vous a-t-on manqué d'égards ?

DOM LOUIS.

Non, Monsieur ; mais mon Sergent.

LE GREFFIER.

Votre Sergent est un brutal, on l'a traité en conséquence ; la justice est due à tout le monde, mais elle ne doit rien à personne.

REBOLLEDO.

Voyez ce faquin... comme il vous parle.

DOM LOUIS.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ; si nous n'avons pas satisfaction de tout ceci, dans deux heures le Village est à feu & à sang... Mon oncle est averti.

LE GREFFIER, noblement.

Un mot à mon tour... Souffrez que par l'intérêt que vous m'inspirez, je vous informe de ce que c'est qu'un Alcade. Avec une baguette blanche à la main, il peut, d'un signal, mettre contre vous tous les Citoyens sous les armes ; & d'un signal contraire, il appaïseroit la sédition la plus animée... Faites réflexion à cela, Monsieur, pour lui répondre convenablement, & regardez-moi comme votre serviteur (*Aux Gardes.*) Retirez-vous au fond, & gardez-les à vue. (*Il sort.*)

SCENE III.

DOM LOUIS, REBOLLEDO *lié*, GARDES *au fond*.

REBOLLEDO.

Et il ne me fait pas délier... Mon Capitaine, excusez si je reste assis. J'ai quelque idée que ceci finira mal... L'Alcade est précisément le bon homme pere d'Isabelle.

DOM LOUIS, *surpris*.

Ah Ciel! (avec intérêt.) & qu'est-elle devenue?

REBOLLEDO.

On l'a conduite ici avec les témoins.

DOM LOUIS, assis, & accoudé sur la table.

Ils vont tout arranger... pour nous faire bien coupables.

REBOLLEDO.

Il ne faut pas grand effort pour cela, à parler franchement.

DOM LOUIS, lui faisant signe qu'ils sont observés.

Tais-toi donc... Tais-toi donc.

REBOLLEDO, à demi-voix.

Le maudit frere s'est trouvé-là bien mal-à-propos. On l'a arrêté aussi... Il est ici.

DOM LOUIS, avec candeur, à demi-voix.

Il est réellement brave, ce garçon... Je ne le blâme pas, j'aurois fait de même à sa place; je ne dois accuser que ma mauvaise étoile.

REBOLLEDO.

Et votre blessure...

DOM LOUIS, soupirant avec passion.

Le coup n'a porté que dans les chairs... Celui que sa sœur m'a porté au cœur est plus dangereux.

REBOLLEDO.

Ne pensez donc plus à la bagatelle... Au reste, mon Officier, si je ne puis faire autrement, ne trouvez pas mauvais que je mette tout sur votre compte... Vous vous tirerez bien d'affaire.

DOM LOUIS, d'un air indifférent.

Fais comme tu voudras. (Avec réflexion.) Mais ne crains rien, nous ne pouvons être jugés que par un Conseil de guerre.

S C E N E I V.

Les Précédents, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

Voici l'Alcade qui vient procéder à votre interroga-
tion; sergent, on va commencer par vous. (Il s'approche.

de Rebollo, & dit, en le regardant en face, d'un ton dur.)
Mauvaise affaire... bien mauvaise affaire.

REBOLLEDO, répétant du même ton.
Mauvaise affaire... Hon, hon.

SCENE V.

Les Précédents, CRESPO, en habit d'Alcade.

CRESPO.

(Il regarde Dom Louis d'un air animé, & se fait violence : ce mouvement doit être bien marqué. Il se tourne ensuite vers Rebollo, & dit au Greffier :

POURQUOI a-t-on lié cet homme ?

LE GREFFIER.

Il faisoit le mutin.

CRESPO.

Déliez-le. Suivons la Loi à la rigueur, mais n'y ajoutons rien. (à Dom Louis.) Monsieur, remettez-moi votre épée.

DOM LOUIS.

A vous... mon épée !

CRESPO, d'un ton froid & honnête.

Un Prisonnier n'en a pas besoin. (On lui ôte l'épée.) Retirez-vous jusqu'à ce que je vous fasse avertir. (Aux Gardes.) Témoignez à Monsieur, par vos soins, toute la considération que mérite sa naissance.

DOM LOUIS, en sortant avec les Gardes.
Vous êtes les plus forts... vous le faites bien sentir.

SCENE VI.

CRESPO, LE GREFFIER, REBOLLEDO.

CRESPO, à Rebollo.

Tor, songe à ne pas déguiser la vérité... (Au Greffier, qui est à table.) Tenez note de ses dépositions.

(A part.) Je ne sais sur quel ton répondre. (haut.) Je dirai tout ce qui ne pourra pas me faire tort, je vous le promets.

C R E S P O .

As-tu aidé à Dom Louis pour un complot formé contre une jeune fille dans la maison de son pere?

R E B O L L E D O .

Cela n'est pas dans notre marché... Mettez cet article à part.

C R E S P O .

Répondras-tu ?... L'as-tu aidé ?... Combien étiez-vous ?... (Silence.) Eh bien !

R E B O L L E D O .

Laisssez - moi donc chercher ce que je dois vous répondre ; cela demande réflexion... Mais vous me demandez ce que vous savez aussi-bien que moi.

C R E S P O .

Je dois l'ignorer... Avoues-tu le fait ?

R E B O L L E D O .

Oui , entre nous deux ; mais que cela ne nous passe pas.

C R E S P O .

Quel étoit le dessein de Dom Louis après une pareille violence ?

R E B O L L E D O .

Il m'en a dit quelque chose... mais je ne m'en souviens plus... Je suis sujet à perdre la mémoire, quand je suis à jeun.

C R E S P O .

Tâche de la retrouver.

R E B O L L E D O .

Je l'ai laissée au Régiment.

C R E S P O .

Malheureux bouffon... tu ne fais pas qu'il y va de la tête de ton Capitaine & de la tienne.

R E B O L L E D O , à part.

Ma foi , il n'y a plus moyen de s'en défendre ; je vais charger Dom Louis. (haut.) Pourquoi voulez-vous me mêler là-dedans ? Eh bien ! oui , mon Capitaine a enlevé

vos fille ; il m'a commandé ; je suis Sergent , je dois fermer les yeux sur tout.

C R E S P O.

Oui , pour ce qui concerne le service du Roi.

R E B O L L E D O.

Puisqu'il me l'a ordonné , c'est le service du Roi ; ce n'est pas à moi à subtiliser là-dessus.

C R E S P O.

Tu pouvois au moins lui remontrer..

R E B O L L E D O.

Oui , lui remontrer , à un homme qui a la fievre chaude. Pourquoi votre fille est-elle si jolie ? Elle l'a mis dans un bel état ; demandez-lui.

C R E S P O.

Tu ne t'en es pas moins rendu complice d'un crime capital.

R E B O L L E D O.

Et pourquoi voulez-vous me perdre , moi , encore une fois ? Vous avez l'air d'un si brave homme ! Je pouvois vous tuer ; je ne l'ai pas fait , vous me devez reconnoissance. Mettez-vous à ma place ; mon Officier est amoureux fou , il m'emploie , il est généreux comme un Prince : qu'il ait fait une étourderie , à la bonne heure ; mais il a le cœur sur la main ; devant votre fille , il étoit humble comme un enfant , qu'elle le dise : s'il faut se mettre à ses pieds , on s'y mettra ; mais tirez-moi d'embarras. Il seroit dur d'être puni pour avoir dit vrai , pendant que j'aurois été bien payé pour mentir.

C R E S P O , au Greffier.

Prenez acte de ses aveux. (à Rebolledo .) On gagne toujours à se conduire en honnête homme ; rassure-toi cependant.

R E B O L L E D O.

Mettez que j'ai obéi , par subordination.. je vous en prie.

C R E S P O.

C'est bon... c'est bon. (aux Gardes .) Remmenez-le.

R E B O L L E D O.

Monsieur l'Alcade , est-ce que vous me retenez encore ?

C R E S P O.

Oui , jusqu'à l'arrivée du Général.

R E B O L L E D O.

Ecoutez donc: je vous ai dit que j'étois à jeun , vous m'avez fait venir de l'appétit , si vous vouliez donner ordre....

C R E S P O , aux Gardes.

Ne le laissez manquer de rien.

R E B O L L E D O.

Bon , bon... C'est qu'un interrogatoire n'est pas un dîner. (*Il sort avec les Gardes , en disant :*) Il n'y a pas moyen de se roidir avec cet homme-là.. Il n'y a pas moyen.

S C E N E V I I .

C R E S P O , L E G R E F F I E R .

L E G R E F F I E R .

LA procédure est en état pour l'Audience ; il ne faut que les réponses du Capitaine & la signature de votre fille.

C R E S P O .

Envoyez-la moi , je vous en prie. (*le Greffier sort.*)

S C E N E V I I I .

C R E S P O , seul.

O difficile & laborieux office , que celui d'un Juge , lorsqu'il est homme & pere !... J'ai entendu avec plaisir ce que ce Sergent m'a dit de son Officier. Dom Louis est peut-être d'un excellent naturel ; mais les passions !.. les passions !.. Parents indiscrets & cruels ! votre négligence souvent tue le bon caractère d'un jeune homme , parce que vous ne le secouez pas contre lui-même. Il étoit

ho nn

honnête, vertueux; le mauvais exemple l'égare, le poison du vice corrompt son cœur, & il meurt détesté de la société, où il a porté le désordre, parce que vous l'avez abandonné à des désirs fougueux, qui ont précipité sa ruine. O mon fils! ta conduite est bonne, je l'approuve, mais je suis forcé de te laisser sous la Loi; le Juge ne peut rien faire pour toi... Voici ma fille.

SCENE IX.

ISABELLE, CRESPO.

ISABELLE, éplorée.

AH! mon pere, il faudra mourir avant la fin de cette affaire... Il faudra mourir.

CRESPO.

Prends courage, ma fille... Ma fille... ce mot si doux encore hier, me ferre aujourd'hui le cœur en le prononçant.

ISABELLE.

Je suis toujours digne de vous, mon pere... Mes peines ne sont rien... mais celles que je vous cause...

CRESPO.

N'irrite point mon courroux paternel... Je suis ton Juge, Isabelle... Il t'est permis de pleurer à toi; mais moi, fidèle & terrible organe des Loix... il ne me fied point de verser des larmes. (*Il lui montre des papiers.*) Console-toi en voyant la réparation que te promet une Justice qui nous venge des complots des méchants... Signe cette Requête, ma fille.

ISABELLE.

Que me promet cette Justice, dont vous parlez, mon pere?

CRESPO, sévèrement.

La mort du coupable...

ISABELLE, tressaillant.

La mort de Dom Louis!...

Il y a bonne Justice.

C R E S P O.

Oui, toutes les dépositions y tendent, & Dieu fait que je ne les ai point aggravées. Signe, mon enfant.

I S A B E L L E , *tremblante.*

Le faut-il absolument, mon pere?

C R E S P O.

Cet acte est douloureux pour toi, généreuse fille... Mais si tu n'es vengée... Tu n'en es pas moins vertueuse sans doute; & cependant par une injuste prévention, ton frere, tout ce qui te touche & t'appartient, est couvert d'opprobre: des siecles de probité disparaissent pour notre famille, par l'imprudence d'un jeune audacieux... Prends la plume, Isabelle.

I S A B E L L E , *avec une voix dolente.*

Donner. (*Elle signe.*) La Requête est signée, mon pere. (*Elle tombe dans les bras de Crespo presque évanouie.*)

C R E S P O.

Tu te trouves mal... Qui te met dans cet état... dis-le moi... dis-le moi...

I S A B E L L E , *pleurant abondamment.*

Ah! mon pere, ma faiblesse est grande... J'expirerai à vos pieds, mais je n'aurai rien de caché pour vous... Cette fille infortunée qui demande la mort d'un ravisseur... (*Elle sanglotte.*)

C R E S P O.

Acheve...

I S A B E L L E .

Elle est plus criminelle que lui envers vous; un seul mot va m'ôter toute votre tendresse... Ah! Dieux... (*d'une voix étendue.*) Dom Louis...

C R E S P O.

Que tu me fais souffrir!... Eh bien, Dom Louis.

I S A B E L L E , *vivement.*

C'est le même Officier que nous rencontrâmes au Palais du Roi à Séville; je n'ai pu le voir avec indifférence... Il m'est impossible de le haïr... Ma vie est attachée à la sienne.

C R E S P O , avec sévérité.

Fille imprudente ! quels aveux me faites-vous ?

I S A B E L L E , avec énergie.

A qui les ferai-je... qu'au meilleur , au plus tendre des peres. Oui , ce coupable que nous poursuivons , m'en devient plus cher... Mon cœur me le reproche , mais il est plein de lui : ma tendresse pour vous & son image , occupent seuls mon ame déchirée. Je l'ai signée cette Requête sanguinaire ; je la signerois encore , croyez-le , puisque l'honneur me l'ordonne... Il périra , le malheureux ; mais son crime , qui n'est que celui de l'amour , n'est pas tel que les témoins ont pu le faire croire : ils vous l'ont peint violent , emporté , menaçant , sans remords ; hélas ! je l'ai vu dans tous ses mouvements , tendre , fourmis , respectueux , repentant... Oserai-je le dire , dans cet instant horrible , il me parut aimable... Qu'ai-je dit , insensée !... Ah ! cachez-moi dans votre sein , mon pere ; que j'y retrouve ma vertu & les forces dont j'ai besoin... L'homme cruel qui m'arracha de vos bras a-t-il pu m'inspirer de pareils sentiments ?

C R E S P O , la serrant dans son sein.

O chere enfant , qui devois consoler ma vieillesse , que tu es à plaindre !... Et nous demandons au Ciel de longues années !... Voilà donc ce qui m'attendoit .. (Il se leve , & dit avec fermeté :) Oui , je le soutiendrai ce terrible événement.. Si je désespérois de moi-même , que deviendroient ces foibles créatures ? Ma fille , écoute , reprends tes esprits ; Dom Louis va paroître devant moi ; il lui reste un moyen pour éviter le coup qui le menace , & qui nous frapperoit tous. Puisse-t-il ne pas s'endurcir à la voix d'un vieillard qu'il a déshonoré.

I S A B E L L E , avec transport.

Il en sera touché... Je mourrois sans cette espérance ; mon cœur me trahit : ne me hâssez pas ; je l'ai bien mérité.

C R E S P O .

Retire-toi , mon enfant , laisse faire ton pere ; si la nature t'a formée trop sensible , ce seroit l'outrager que de t'en faire un crime.

SCENE X.

CRESPO, seul, la regardant.

NON, je n'ajouterai point à tes peines; que de coups ont porté sur son cœur en signant ce papier fatal! Que de force & de foiblesse à la fois! Est-il un homme qui put faire de pareils sacrifices? Il n'en est point. Que je crains de trouver Dom Louis au-dessous d'un pareil courage! cependant il n'a à combattre que des préjugés; s'il n'est pas foudré à la probité, il mérite d'être son époux. (Il appelle.) Holà. (Les Gardes entrent.) Conduisez ici le Capitaine. (Les Gardes sortent.) Tous mes désirs de vengeance sont évanouis; tout ce qui tient au courroux & à la sévérité, est dissipé; il ne me reste que le désir de voir ma fille heureuse.

SCENE XI.

CRESPO, LE GREFFIER, DOM LOUIS, GARDES.

DOM LOUIS, fièrement à Crespo.

EH bien, Monsieur, à quoi doivent aboutir vos étranges procédés?

CRESPO, fièrement aussi, sans dureté.

A maintenir les Loix de votre Nation, Monsieur, dont il me paraît que vous avez été mal instruit. (Plus doucement.) Monsieur, il sera avantageux pour vous que je vous parle sans témoins: donnez-vous votre parole d'honneur à ma qualité d'Alcade, de renoncer à tout mauvais dessein pendant cet entretien?

DOM LOUIS, après un petit silence.

Je vous la donne.

CRESPO, aux Gardes.

Eloignez-vous, faites garder les portes. (Les Gardes sortent.)

S C E N E X I I.

C R E S P O , D O M L O U I S .

C R E S P O , *avec bonté*

Vous voyez , Monsieur , à quoi m'oblige le pouvoir dont je suis revêtu ; quelque outrage que j'ait reçu de vous , ne craignez pas pourtant que j'en abuse pour rendre votre situation plus pénible .

D O M L O U I S .

Vous pouvez espérer toute satisfaction en vous y prenant ainsi ; ce que je possède , je l'abandonne à votre fille , s'il est nécessaire , je l'abandonne de bon cœur .

C R E S P O , *févèrement & avec chaleur*

Il est étonnant que vous me parliez de pareils dédommagements , Monsieur . J'ai cru que c'étoit dans votre état , particulièrement , qu'on favoit estimé l'honneur ... & vous voulez en faire une marchandise ... N'est-ce pas le dégrader , dites-moi , que de le mettre en contrepoids avec de vils ducats ? Je vois bien que nous ne nous entendons pas .

D O M L O U I S , *ému*

Quelle autre réparation pouvez-vous donc exiger ?

C R E S P O , *redoublant toujours d'intérêt & de pathétique*

Quel autre ! ... Vous ne lisez donc pas dans l'ame d'un pere ? ... Savez-vous où en sont les choses , téméraire jeune homme ? ... Savez-vous que je suis forcé de porter à l'Audience publique le rapport de cette procédure ... & qu'il s'agit ici de votre vie ? Quelle composition pourrions-nous faire , dites-le moi , si je ne suivais que des mouvements de colere ? ... Mais non , je vous sacrifie mon ressentiment ... & je souffre de ne pouvoir vous sacrifier la Loi , parce que je suis Juge ... Je le suis , je veux cesser de l'être . (Il dépose sa baguette .) C'est Crespo le Laboureur tout seul que vous voyez ; regardez bien ce vieillard que vous avez déshonoré , après soixante & dix ans d'une vie irréprochable . Je ne veux point votre mort ... je veux votre bonheur , je veux celui de ma fille ... Elle est

sortie de bon pere & de bonne mere , je puis le dire.. Excepté la noblesse , le Ciel m'est témoin que je n'ai rien à desirer. Mes égaux me respectent.. mes supérieurs me considerent.. Il faut bien que le peu de vertu dont on me loue soit réel , puisque dans un petit endroit , où toutes mes actions sont vues de près , personne n'en doute. Cependant grande est la différence de nos conditions ; mais j'ai , grace à Dieu , de quoi nous rapprocher.. Je ne vous parlerois pas sans cela de ma fortune.. Elle est au-dessus de ce que vous pouvez croire ; je vous l'offre , si vous épousez ma fille.. C'est le seul moyen de vous sauver ; & croyez-moi , les honnêtes gens ne vous blâmeront pas.. Prenez tout mon bien.. Il y a plus de cent mille ducats.. Je n'en réserve pas un sol pour moi ni pour mon fils.. Nous vivrons comme nous pourrons , dussions-nous mendier notre pain , dussions-nous nous vendre nous-mêmes , pour augmenter la dot que je vous offre.. Mais rendez-moi l'honneur.. Le vôtre n'en souffrira pas.. Vous n'en serez pas moins un des meilleurs Gentilshommes d'Espagne. C'est votre nom que porteront vos enfants.. Allons , allons ; la conscience ne vous dit-elle rien?.. Un mouvement de compassion & de générosité .. Ayez pitié de mes cheveux blancs.. J'embrasse vos genoux , je les arrose de mes larmes ; c'est ainsi que je veux me venger du mal que vous avez voulu me faire.

DOM LOUIS , avec la plus grande émotion.

M'avez-vous cru une ame féroce.. pour me porter des coups aussi accablants?.. Homme respectable , que ne puis-je vous répondre comme je voudrois ! Un seul mot nous mettroit d'accord. Votre fille & votre estime , c'est tout ce que je desire au monde.. Je serois trop heureux de vous appeler mon pere.. Mais puis-je disposer de moi ? Mon oncle...

C R E S P O .

Votre oncle vous aime , il ne vous sacrifiera pas.. S'il n'aprouve pas ce que vous voulez faire.. il vous immole.. Je vous l'ai dit , je ne suis pas le maître de ces papiers.. Mon enfant.. je vous remercie toujours de vos sentiments.

DOM LOUIS .

Eh ! ne m'en sachez aucun gré.. Dépend-il de moi de

vous résister?.. Quand la plus vive passion ne m'auroit pas dicté ma réponse, quel sort plus beau puis-je désirer que d'épouser Isabelle!.. Une femme douce, belle & vertueuse, n'est-elle pas le plus beau présent du Ciel?.. Au reste, je m'abandonne à la Loi... J'ai commis une action dont la honte m'écrase. Si je meurs pour votre fille, mon sort ne me fera point de peine.

C R E S P O, *fortement.*

Rassurez-vous, je serai forcé de mettre votre oncle à une terrible épreuve, je le sens; je ne fais ce que le Ciel en ordonnera, mais j'espere tout. Rentrez. Nous serons tous heureux, ou nous finirons tous ensemble.

D O M L O U I S.

Vertueux vieillard... vous verrez que je ne suis pas un méchant.. Quel que soit l'événement, je ne me plaindrai de rien. (*Il sort.*)

S C E N E X I I I.

C R E S P O, L E G R E F F I E R.

L E G R E F F I E R.

O N vous attend à l'Audience, Seigneur Alcade.

C R E S P O.

Cela suffit.. Prenez les papiers. (*Le Greffier emporte les papiers.*)

S C E N E X I V.

C R E S P O, *seul.*

E TRANGES mouvements!.. Que d'orages continuels dans le cœur d'un homme!.. Il m'est devenu cher cet infortuné, depuis qu'il est aimé de ma fille... Cependant, si l'Arrêt une fois prononcé, l'oncle rejette ce mariage, que deviendrons-nous?.. Ah! jeunes gens, voyez le

trouble que vous portez dans uneâme paternelle, voyez dans quelles entraves vos fautes mettent ceux qui vous aiment, & qui veulent vous sauver.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRESPO, LE GREFFIER, UN OFFICIER,
Paysans armés.

(*Les Paysans entrent en pelotons, conduits par un Capitaine de Ville ; le Greffier vient ensuite ; Crespo entre en parlant avec l'Officier qui a paru au premier Acte, à l'arrivée du Général.*)

L' OFFICIER.

Je vous le répète, Monsieur, le Général me suit, si vous ne lui rendez son neveu... Il n'entendra rien.

CRESPO.

Il ne falloit pas forcer votre cheval pour venir nous donner un pareil avis, Monsieur... Dom Louis est déclaré coupable de rapt, & condamné en conséquence.

L' OFFICIER.

Condamné par vous... Un Gentilhomme.

CRESPO.

Un Gentilhomme qui se dégrade par une action vile, se met au-dessous du dernier Roturier.

L' OFFICIER.

Un détachement de Grenadiers... pourroit bien venir, meche allumée, casser votre Jugement; songez-y, Monsieur l'Alcade.

CRESPO.

C R E S P O , *d'un ton résolu.*

J'y songe... Capitaine de Ville , faites garder la prison; tuez , sans balancer , tous ceux qui en approcheront... (*plus doucement.*) Tenez , Monsieur , croyez-moi ; conseillez à Dom Lope de venir seul... Je pourrois faire exécuter la Sentence du Tribunal à l'instant.. Mais je veux bien l'attendre... Nous nous expliquerons tous les deux pour le bien de la chose... Cependant , malheur à celui qui voudra violer les Loix.

L' O F F I C I E R .

Et le Volontaire qui a bleslé le Capitaine !... Au moins ne doit-il pas être jugé par vous... Il s'agit d'un délit militaire.

C R E S P O .

Vous avez raison... Assurez le Général que ce Volontaire lui sera remis... On connoîtra que je suis homme de résolution. Votre mission est remplie ; vous pouvez aller en rendre compte. (*l'Officier sort.*)

S C E N E I I .

C R E S P O , L E G R E F F I E R , P a y s a n s a r m é s .

C R E S P O , *sur le devant du Théâtre.*

O Mon fils ! en quelles mains je vais te livrer , mais il le faut... J'ai pu juger le neveu de Dom Lope... & ton nouvel état veut que Dom Lope te juge... Heureusement le tribunal de l'honneur ne peut blâmer ta conduite... Il faut t'y soumettre... mais te garantir des coups de la vengeance... (*Au Greffier.*) Faites-moi venir mon fils, (*Le Greffier & les Gardes sortent.*)



Il y a bonne Justice,

R

SCENE III.

CRESPO, seul, d'un ton décidé, après un peu de réflexion.

QUI, c'est au Roi seul que je dois m'adresser. Ecrivons. (Pendant le monologue son agitation est extrême; sa diction pénible est toujours entrecoupée. Il écrit, & parle en même-temps.) Ce Général est impérieux, puissant; mais le Roi ne souffrira pas qu'il se joue de l'honneur & de la vie de ses bons Serviteurs. Pour un Gentilhomme, comme pour un Laboureur, il y a bonne justice; elle doit venger ma fille. O mon Roi!... Mais protège encore mon fils contre un ennemi redoutable... Il y a septante années tout-à-l'heure que je travaille pour le bien de l'Etat, un regard propice pour récompense, ô mon Prince!... Tous les peres de famille pleurent avec moi... Toutes les jeunes filles te tendent les bras. Plus d'innocence qui ne soit insultée, si tu nous mets à la merci de ces chefs effrénés. Il n'y aura pas un coin dans le Royaume où ils ne portent la défoliation & le désespoir. (Il plie sa lettre.) On m'amène mon fils... Triste sévérité qu'il faut que j'affleste, que tu coutes à mon cœur!

SCENE IV.

CRESPO, JUAN, amené par des Paysans.

(Il est défait, pâle & consterné: il se précipite vers son pere, qui l'arrête d'un geste repoussant, & fait signe aux Paysans de se retirer.)

JUAN, interdit de l'accueil de son pere.

MON pere.

CRESPO, avec une froideur affectée.

Juan... Vous vous êtes battu contre un Capitaine il faut que vous passiez au Conseil de guerre.

J U A N , avec une violence qu'il veut retenir.

Ce Capitaine outrageoit ma sœur... Mon pere , est-ce ainsi que vous faites accueil à celui qui a soutenu la gloire de votre sang... & qui l'a sauvé du plus cruel affront ?...

C R E S P O , tournant la tête de l'autre côté , pour déguiser sa peine , à Juan.

L'Alcade auroit voulu que tous les témoins fussent à ta décharge... Juan... Mais ils te disent agresseur ; je ne puis interpréter ni altérer leurs dépositions... La Loi devient inutile , si chacun se fait justice lui-même.

J U A N .

Je me suis conduit en galant homme... Mais mon pere , pourquoi tant de rigueur ?

C R E S P O , se tournant vers son fils.

De la rigueur... Ah ! regarde-moi , Juan... Veis mes yeux humides. (avec tressaillement .) Il n'y a plus d'Alcade ici , mon cher enfant. (Il se précipite dans ses bras .) Viens sur mon cœur , viens ; je t'aime bien davantage depuis ce que tu as fait... Entends avec joie ton pere applaudir ton courage... Tu en auras besoin pour paroître devant Dom Lope. Tiens-toi ferme , quoi qu'il puisse arriver.

J U A N .

Je suis consolé de tout à présent. (Il embrasse son pere .) Mais qu'est devenue ma sœur ?

C R E S P O .

Elle est ici... Tu vas la joindre jusqu'à l'arrivée du Général.

J U A N .

Est-ce qu'il vient ici ?

C R E S P O .

Oui , la crise sera terrible... Son neveu périra s'il n'épouse ta sœur... Il s'y prête avec grandeur d'âme , il faut l'avouer ; mais son oncle nous portera peut-être aux dernières extrémités. Mon enfant , mon cher Juan , nous mourrons , s'il le faut , victimes de nos devoirs ; il restera toujours de nous le souvenir d'un bel exemple donné à la Nation.

J U A N , *douloureusement.*

Qui l'auroit cru , que cette journée fût aussi funeste ?

C R E S P O .

Tu le vois , mon ami... Tout étoit tranquille hier ;
 vous étiez calmes dans mon sein , & moi dans le vôtre ;
 un peu d'ambition de ta part... L'incontinence d'un jeune
 noble , l'orgueil d'un grand... La vengeance... Toutes les
 passions à la fois nous ont éloignés les uns des autres...
 Ah , Juan ! à quelle distance sommes-nous du bonheur
 d'hier , puisqu'il ne m'est pas permis de t'appeler mon fils.

S C E N E V .

C R E S P O , J U A N , L E G R E F F I E R .

L E G R E F F I E R , *accourant.*

S E I G N E U R Alcade... On annonce le Général ; il est aux
 portes de la Ville.

C R E S P O , *au Greffier , vivement , mais avec précision.*

Vous vous êtes assuré d'un homme pour porter cette
 lettre , s'il en est besoin ?

L E G R E F F I E R .

Oui.

C R E S P O .

Prenez-là. (à Juan .) Elle est pour le Roi... Il sera in-
 formé de tout avant que le Conseil de guerre soit assem-
 blé ; que cela te rassure... Retire-toi auprès de ta sœur , je
 te remettrai à Dom Lope quand il en sera temps. (*Au
 Greffier.*) Vous savez à quel signal vous devez obéir ; si
 je porte mon mouchoir sur les yeux... (*Il lui parle à
 l'oreille.*) tout sera dit ; nous finirons en braves gens...
 Placez main-forte... Que les armes soient en état. J'en-
 tends du bruit.... (*Il donne d'autres papiers au Greffier.*)
 Prenez ceci , ce sont mes dernières volontés... Ils auront
 tout... Conduisez mon fils... Adieu , mon enfant. (*Le
 Greffier & Juan sortent.*)



SCENE VI.

CRESPO, *seul.*

O Ciel ! fais que Dom Lope ne soit pas intractable ; la Loi, la Nature & l'Honneur sont ici compromis. (*Il met les mains sur son visage.*) Réprimons tous mouvements contraires à la prudence... dans un quart-d'heure cet événement sera terminé.

SCENE VII.

CRESPO, DOM LOPE.

DOM LOPE, *en colere.*

Il n'est pas chez lui, ce damné d'Alcade... Ah ! mon ami Crespo... je fors de son maudit logis, où je ne croyois jamais rentrer... Où est-il cet envoyé d'enfer... Enseigne-le-moi, je t'en prie.

CRESPO, *d'un ton sec.*

Qu'a-t-il donc fait, cet Alcade, pour vous fâcher si fort ?

DOM LOPE.

Ce qu'il a fait ?... Emprisonner le Capitaine, mon neveu ; le croirois-tu ?.. Lui, ce maraud. Mordieu, cela m'a si fort ému, que je n'ai plus senti ma douleur de jambe... Je viens pour le faire mourir sous le bâton.

CRESPO.

En ce cas, vous pourrez perdre vos peines ; je ne crois pas que l'Alcade se laisse donner des coups de bâton.

DOM LOPE.

Il faudra bien qu'il les reçoive... Ce misérable Paysan, dis-moi donc où il est ?

CRESPO.

Misérable Paysan soit... Mais s'il se le met en tête, tel

qui pense lui donner des coups de bâton, pourroit bien s'en repentir.

D O M L O P E.

Nous verrons... Où le trouverai-je, encore une fois ?

C R E S P O.

L'Alcade... pas loin d'ici.

D O M L O P E.

Où est-il, te dis-je ?

C R E S P O.

Devant vous... C'est moi.

D O M L O P E.

Je m'en doutais... Tu ne l'es donc que d'aujourd'hui ?
J'en suis fâché, morbleu : mon ami, ce qui est dit est dit.

C R E S P O.

A la bonne heure, morbleu : ce qui est fait est fait.

D O M L O P E.

Songe à me rendre le Capitaine, il n'a d'autre Juge que moi.

C R E S P O.

Il a enlevé ma fille... C'est le Tribunal de l'endroit qui a dû le juger.

D O M L O P E.

Sois sûr que je te ferai justice.

C R E S P O.

Je n'ai jamais prié un autre de faire ce que je pouvais faire moi-même.

D O M L O P E.

Je te dis que je veux seul connoître de cette affaire.

C R E S P O.

Je vous dis que l'affaire est finie... & l'Arrêt prononcé.

D O M L O P E, furieux.

L'Arrêt !... Y songes-tu ?

C R E S P O.

Très-bien.. La procédure est en règle, rien n'y manque,

le crime est capital : en pareil cas , le sang est la seule rançon de l'honneur.

D O M L O P E.

Eh bien ! il en coulera du sang... Mon détachement arrive : je brûle le village , je t'en avertis.

C R E S P O.

Votre neveu m'a déshonoré... Je ne crains point la mort.

D O M L O P E.

Ainsi tu es Juge & Partie.

C R E S P O.

Si la fille de mon voisin eût reçu un pareil outrage , ne lui devrois-je pas justice ?... Pourquoi refuserois-je à ma fille ce que je ferois pour une étrangere ? Il n'y a qu'un remede à ceci ; c'est que votre neveu l'épouse , si elle veut y consentir.

D O M L O P E.

Mon neveu !... Es-tu fou ? Jamais. (*On entend le tambour.*) Voici le détachement ; nous verrons si tu seras toujours aussi opiniâtre.

C R E S P O.

Nous verrons si les Loix seront foulées aux pieds par des Soldats... Un Juge doit perdre la vie , s'il le faut , pour la gloire de son pays.

S C E N E V I I I.

D O M L O P E , C R E S P O , *le Détachement à la droite du Théâtre.*

D O M L O P E , *au Détachement.*

A VANCEZ , Soldats. Si l'on ne rend pas le Capitaine , brûlez la prison ; si le Village résiste , mettez le feu au Village.

C R E S P O , *allant au fond du Théâtre.*

Avancez , Citoyens. (*Tous les Paysans armés entrent ,*

le Capitaine de Ville & le Greffier sont à la tête.) Soutenez vos droits contre ce tyran ; la Justice & le Roi sont pour vous.

D O M L O P E, *l'épée à la main, criant.*

Crespo !... Crespo !... misérable homme !... Je commence par toi... Tu veux donc périr ?

C R E S P O, *présentant sa poitrine.*

Frappez... frappez... A mon âge, une ou deux années de plus à vivre, ne sont rien sur l'étendue de l'éternité.

D O M L O P E.

Sur mon ame... je vous passe tous au fil de l'épée.
(Au Détachement.) Soldats... Tremble, Crespo.

C R E S P O, *avec énergie.*

Achevez, vous dis-je. Il fera beau de vous voir commencer la campagne par l'enlèvement d'une fille, & le meurtre d'un vieillard... (d'un ton terrible.) Mais tremblez vous-même... homme cruel & sanguinaire... tremblez qu'un signal homicide ne porte le glaive de la Justice dans le sein du coupable... (Il tire son mouchoir, & jette un regard au Greffier.)

D O M L O P E, *un peu rassis.*

Tu parles ici de justice... Où est ton fils ?... De quel droit le retiens-tu ?

C R E S P O.

Je vous y attendois. (Au Capitaine.) Faites venir Juan. (A Dom Lope.) Oui, je vais vous le remettre. (Le Capitaine amene Juan.) Le voilà, mon fils, je l'immole au devoir ; mais craignez d'abuser de vos droits : il est en Espagne un Souverain vengeur, plus puissant que vous & moi.. Il est temps pourtant que ceci finisse. (Il fait un signe ; Dom Louis paroît au fond du Théâtre, au milieu d'un peloton ; deux hommes armés sont à côté de lui les armes hautes.) Voici votre neveu... Consentez-vous, Dom Lope, qu'il épouse ma fille ?.. oui ou non ; c'est pour lui la vie ou la mort. Prononcez.

D O M L O P E, *hors de lui.*

Jarni diable... où suis-je ici ? Soldats. (Les Soldats font un mouvement, il les arrête sur le temps) Non... arrêtez : ce diable d'homme le feront comme il le dit. (Crespo est au fond, prêt à faire fusiller Dom Louis.) Dis-moi donc, es-tu enragé ?

C R E S P O.

C R E S P O , *du ton le plus déterminé.*

Non , je suis un homme de cœur... Qu'il meure , ou qu'il épouse ma fille...

D O M L O P E .

Par mes aieux... dût-il périr , je n'y consentirai pas. (*D'un ton décidé au Détachement.*) Haut les armes , Soldats , point de quartier. (*Le Détachement apprête les armes.*)

C R E S P O , *aux Paysans.*

Que justice soit faite.

D O M L O U I S , *au milieu du peloton , tendant les bras.*

Mon oncle...

S C E N E I X .

D O M L O P E , D O M L O U I S , C R E S P O , J U A N , I S A - B E L L E , L E G R E F F I E R , le Détachement , Paysans armés.

I S A B E L L E *éperdue , se jettant au milieu.*

A R R É T E Z... arrêtez... Non , mon pere... non , Monsieur , personne que moi ne doit périr ici... Moi , fille criminelle... dont l'amour a causé tous ces malheurs... Punissez-moi , mon pere , & votre honneur reprend son éclat. (*A Dom Lope , en sanglotant.*) Oui , Monsieur , oui , c'est moi qui brûlai la premiere pour Dom Louis. Cette passion , qui l'a égaré en entrant dans son cœur , étoit née dans le mien... Percez-le , ce cœur trop coupable... Vous n'avez pas une ame de bronze... Par pitié , donnez-moi donc une épée , toute blessure sera mortelle... Le crime circule avec mon sang , qu'il coule jusqu'à la dernière goutte , si je puis vous rendre ainsi la paix , & retrouver mon innocence... Monsieur , c'est tout ce que je demande.

D O M L O U I S , *suppliant.*

Mon oncle... que je l'épouse.

C R E S P O .

Prenez ma fille , ma fortune... Mais l'honneur ,
Il y a bonne justice. L

l'honneur & la vie de votre neveu (*Crespo observe attentivement Dom Lope, & cependant porte en même-temps des regards d'intelligence vers Dom Louis.*)

DOM LOPE, *viollement ému.*

Ah !.. Puissance divine que celle d'une femme dans la douleur ; dix mille ennemis à combattre plutôt que les pleurs d'une fille comme celle-ci. (*Il la regarde avec tendresse.*) Levez-vous.. levez-vous.

DOM LOUIS.

Mon oncle.. mon oncle.

DOM LOPE, *brusquement.*

Eh oui.. épousez-là.. promptement.. promptement ; car je pourrois bien l'épouser moi-même.. Fille céleste, il sera trop heureux.

CRESPO, JUAN.

Généreux Dom Lope.

DOM LOUIS, *se jettant à ses pieds.*
Mon cher oncle.

DOM LOPE, *gairement.*

Hernidié.. Etourdi, vois à quoi tu me contrains.. Au reste, tu as bien fait. Ce sont d'honnêtes gens.. Crespo, je crois malgré mon âge, quand je regarde ta fille, que j'aurois été aussi fol que lui.. Mais ma diable de jambe.. Ahi.. ahi.. Crespo, il faut brûler toute la procédure.

CRESPO.

Sans doute.. C'est le Notaire qui doit à présent leur signifier l'Arrêt, & j'y mets cent mille ducats pour les dépens.. Ne les refusez pas, il en reste encore pour mon fils.

DOM LOUIS, *à Juan, qui s'est tenu à part près du Détachement.*

Ah mon cher Juan !.. Venez donc dans mes bras.

CRESPO.

Il faut le pardon de son Général auparavant.

DOM LOPE, *tenant Juan par la main, & le considérant avec plaisir.*

Il s'est bien battu, n'est-ce pas ?.. C'est le beau-frere de mon neveu, tout est dit.

C R E S P O.

Allons donc , tout est dit... Greffier , rendez-moi ces papiers. (Il prend les papiers à la main , mais en souffrait deux qu'il met dans ses poches .)

D O M L O P E.

Quels sont ceux que tu mets à part ?

C R E S P O , riant.

C'est... c'est mon testament... D'honneur , je l'avois fait , & vous n'y étiez pas oublié.

D O M L O P E , avec franchise.

Tu es un homme rare... Je n'en ai pas vu de semblable ; je te jure que je suis content que mon neveu soit ton gendre : je ne croyois pourtant pas le marier sitôt.

C R E S P O.

Ni moi donner une si grosse dot à ma fille.

D O M L O U I S.

Nous ne rougirons pas de tels parents , mon oncle .

D O M L O P E.

Par le Ciel... si je n'étois Dom Lope , je voudrois être Crefpo.

C R E S P O.

Votre postérité , je l'espere , tiendra de l'un & de l'autre. Ma famille se confond aujourd'hui dans la vôtre , comme un ruisseau clair se confond dans un beau fleuve... Homme illustre , vous n'avez jamais été si admirable qu'aujourd'hui , en triomphant de vous-même... Je n'en doutois pas... La fierté d'un beau nom peut tourmenter un grand cœur... mais vous êtes humain , & dans une ame comme la vôtre , l'orgueil n'éteint jamais la sensibilité.

F I N.

Permis d'imprimer , distribuer & représenter. A Marseille ,
le 25 Novembre 1778.

P. NAPOLLON , E.

